

# LECTURES

Nouvelle série — Vol. 6 — No 4

Montréal

## SOMMAIRE

*Courage et lucidité* ..... p. 98

\*

*Claude-Henri Grignon* .... p. 100

\*

« *Retour au meilleur des mondes* » de A. Huxley p. 103

\*

« *Correspondance* » de Thérèse d'Avila ..... p. 105

\*

« *Arthur Buies* » ..... p. 107

\*

*Notices bibliographiques* .. p. 109

\*

*Cotes morales des nouveautés en librairie* .... p. 117

\*

« *Celui qui doit mourir* » p. 119

\*

*La Voix des maîtres* ..... p. 121

\*

*Le courrier des lecteurs* .. p. 122

\*

*L'affaire Simone de Beauvoir* ..... p. 123

\*

*Un texte de Mgr Savard* .. p. 124

\*

*Mauriac médite devant la crèche* ..... p. 128



Mgr F.-A. SAVARD témoigne en faveur de l'écrivain « engagé »

(Voir à la page 124)

Décembre 1959



## *Lucidité et courage*

A vie humaine a pris les dimensions de la planète. C'est une constatation courante. Nous ne pouvons plus vivre isolés les uns des autres. Nous ne pouvons plus manger et boire à satiété sans penser que quelque part dans le monde, des hommes meurent de faim ou s'entre-tuent. Nous ne pouvons plus nous contenter de vivre un christianisme satisfait en oubliant qu'un peu partout dans le monde, des forces grandioses militent contre l'idéal chrétien.

S'il nous prenait un bon jour la fantaisie de descendre un peu dans notre conscience, d'explorer notre univers intérieur, nous serions obligés d'admettre la présence au sein de nos préoccupations multiples, d'une certaine angoisse, d'un sentiment d'insécurité plus ou moins précis qui ronge notre enthousiasme et ébranle l'édifice de nos convictions. Un sentiment d'insécurité plus ou moins précis que nous essayons de nous cacher à nous-même, que nous tentons d'évacuer mais en vain. Les misères de la planète refluent en nous et pénètrent notre monde psychologique. Ce déferlement ne peut pas ne pas nous influencer et ne pas déposer en nous un relent de découragement ou d'inquiétude.

Notre culpabilité, si culpabilité il y a, ne tient pas à ce sentiment qui ne dépend pas de nous, mais au réflexe pharisaïque qui nous porte à le nier ou à l'ignorer. Que l'homme soit inquiet dans un monde où tout craque, dans un monde où tout est remis en question, dans un monde où les valeurs d'hier sont rejetées ou oubliées ou remplacées par d'autres, dans un monde qui doit faire face à des situations tout à fait inédites, cela n'a rien de répréhensible. Mais si, au lieu de rechercher l'équilibre, la stabilité relative dont nous avons besoin en tenant compte de cette faille qui s'est introduite dans notre domaine intérieur, nous construisons sur un précipice que nous tentons d'ignorer, nous risquons de nous projeter à corps perdu dans le désastre, dans la ruine spirituelle. L'existence se construit alors sur une équivoque, un malentendu, elle ne peut s'épanouir ni se dépasser. Elle reste liée à ses tergiversations, à ses hésitations. Victime de cette angoisse informe qu'il ne peut assumer, l'homme titube, il perd le sens du réel, il se détache de tout et finit par sombrer dans une résignation morne, stérilisante, avilissante. Ou bien il se débat de toutes ses forces comme le malade qui se croit persécuté, projetant son malaise sur tous ceux qui l'entourent et les abreuvant d'outrages, d'invectives, d'insultes de toutes sortes.

Ce serait une réaction très malsaine que de se retirer dans une tour, de se couper de l'extérieur pour l'empêcher de mettre notre quiétude en question. Cette séquestration porterait le poids de sa propre condamnation et ne pourrait qu'engendrer le remords et la stérilité. Par ailleurs, l'incertitude et l'accablement ne sont pas moins nocifs. On ne gagne rien à laisser les portes ouvertes dans la tempête et les meubles ne manquent pas de se détériorer. Mais même dans la tempête, il faut bien respirer.

C'est dire que même si l'homme ne peut pas et ne doit pas rechercher le repos dans la fuite, il doit, en même temps qu'il reste présent aux vicissitudes de son siècle, trouver un moyen de les assumer, de donner un sens acceptable à sa vie. L'homme ne peut se passer d'un minimum de certitude, de lumière, sans quoi il finit par sombrer dans le découragement.

Les tempéraments optimistes ne se torturent pas et croient que tout finira par s'arranger. L'histoire en a déjà vu de pires ! Les hommes ont toujours été soumis aux mêmes difficultés et le temps finit par dissiper les nuages les plus sombres ! Cette résignation n'échappe pas à une certaine mesquinerie et il va de soi qu'elle ne peut satisfaire les consciences qui ont le sens de la solidarité et de la responsabilité humaines.

Il y a les aveugles aussi qui ont renoncé à toute lucidité. Ils berceraient leur satisfaction sur un volcan qui menace de faire éruption à tout instant. Mais qui oserait défendre une telle attitude? Aucun homme vraiment intelligent ne se contenterait d'un tel désistement. Aucun penseur, aucun intellectuel, c'est-à-dire aucun homme dont la vocation est de jeter un peu de lumière sur la condition humaine ne saurait accepter une telle démission.

Mais alors comment garder à la fois la lucidité et le courage? Comment conserver une certaine confiance dans l'avenir quand déjà le présent nous déborde, nous écrase, s'impose à nous avec une force insurmontable? Que d'hommes, que d'écrivains actuels ont pu maintenir leur devoir de lucidité mais se sont vus peu à peu perdre courage! La littérature romanesque surtout témoigne de cet échec héroïque. Les romanciers auscultent la conscience de l'homme moderne, la crise de civilisation que nous traversons. Ils l'analysent profondément, en tous sens. Ils déballet sous nos yeux le paquet hétéroclite de nos craintes, de nos douleurs, de nos joies, de nos espérances souvent déçues, de nos révoltes et de nos trahisons. Mais cet inventaire ne nous reconforte pas car s'il nous aide à jeter sur nous-mêmes un regard plus lucide, il ne nous aide pas à trouver un remède à nos dérégulations. Ce n'est tout de même pas vrai ce qu'on nous dit! Ce n'est pas que cela la condition humaine! Ce n'est pas que ce paquet de linge sale, de guenilles fripées et déchirées. Un homme, une femme, ce n'est pas que cela! Vivre, ce n'est pas cette souillure! Ces éclairés ont perdu courage. Ils n'ont pas voulu pousser plus loin leur effort d'élucidation. Certes, une dimension de l'existence leur a échappé!

D'où nous vient donc cette espèce de pessimisme fatal qu'on retrouve dans tant et tant de livres! Cette aigreur qui non seulement s'oppose à la joie mais s'en moque et la méprise et l'avilit. Dans combien de livres les valeurs se sont-elles décantées et ont-elles pris une forme caricaturale! La jalousie, la brutalité, l'infidélité, la débauche semblent tisser à elles seules l'étoffe de la vie humaine. On n'entrevoit pas dans cette perspective la possibilité de la vertu, de la générosité, de l'amour, de l'oblation qui grandit l'homme et lui permet de se dépasser. C'est un pessimisme agréé, accepté, vécu, non codifié, peut-être inconscient, comme si tout cela allait de soi et qu'il ne pouvait en être autrement.

Certes, nous ne demandons pas à la poésie ou au roman de nous donner des leçons de philosophie mais pourquoi la littérature nous plonge-t-elle si souvent dans un tel désarroi? On a l'impression que le courage a soudain abandonné la lucidité et que celle-ci a fini par manquer de consistance et par sombrer dans l'anarchie. Elle ne promène plus qu'une lumière bien faible sur des objets qu'elle ne peut plus éclairer complètement.

Un chrétien ne peut pas rester à l'aise dans cet univers en déliquescence. Il ne peut se contenter de ce clair-obscur sans se renier lui-même. Et quand il y regarde de près, il constate que ces ouvrages ont mis en veilleuse la Lumière du monde. Ils ont essayé d'organiser l'existence en dehors de tout contexte de Révélation. Si la condition humaine apparaît comme à jamais perdue, c'est qu'on a oublié le fait que Dieu a repris en main son œuvre et l'a élevée au-delà de toute espérance. Ce fait central de l'histoire par lequel Dieu s'est emparé de notre misère et l'a rendue capable d'enfanter le salut.

Et c'est dans cette perspective que, chaque fois qu'il réfléchit sur la condition de l'homme, le chrétien doit poursuivre sa tâche de lucidité avec courage. Il sait alors qu'il ne s'appuie pas sur ses seules forces et que l'histoire est dans les mains de Celui qui seul peut la juger équitablement. Certes, ses convictions n'évacuent pas toute trace de souffrance mais à travers l'angoisse une espérance ferme peut filtrer. Il retrouve la solidité et la stabilité sur lesquelles il peut construire sa vie et affronter la tempête. Les valeurs humaines sont rachetées, elles sont sauvées du naufrage. La vie retrouve un sens. « Le dernier mot sur cette énigme qu'est l'homme vient de la Révélation », nous dit Pascal. Et saint Paul: « C'est notre foi qui nous donne de triompher du monde ». Lucidité et courage, double tâche qui ne peut s'accomplir que dans la Lumière du Christ.

## Claude-Henri Grignon

Il est né à Sainte-Adèle, le 8 juillet 1894, au cœur des Laurentides, dans un endroit des plus pittoresques et des plus enchanteurs. Son père, le docteur Wilfrid Grignon, exerçait la profession de médecin-vétérinaire. Le praticien avait une haute idée de son art et une estime profonde pour les paysans et les colons.



Doué d'une nature sensible, le jeune Claude-Henri apprécia très tôt le magnifique panorama qui se déployait devant la demeure familiale. Tout comme son père, il recherchait la compagnie des hommes du sol et aimait partager leurs travaux. La forêt le fascinait également. Ses prédilections allaient aux draveurs, ces hommes rudes qui défiaient la mort en coupant leurs chansons grivoises de jurons sonores. Il a gardé de son enfance « des souvenirs qui [lui] font aimer la vie, le soleil, la nature ».

Volontiers Claude-Henri se fût fait colon ou trappeur. Son père nourrissait pour lui de plus hautes aspirations. A l'âge où l'on se familiarise avec le vocabulaire latin, il fut mis en pension au collège de Saint-Laurent. Il s'était épanoui en toute liberté dans l'atmosphère vivifiante du Nord; il s'étiola entre les quatre murs d'une cour où grouillait une jeunesse turbulante. La phrase suivante en dit long sur l'ennui qui le tourmentait: « *Je n'oublierai jamais ce dimanche d'automne où, le cœur rongé de nostalgie, je me tenais à l'écart dans un coin de la récréation, cherchant à retrouver une image de mon pays [...] je n'étais pas fait pour le collège, pour cette vie en commun [...]* »

Il commença sa Méthode à Sainte-Adèle où son père lui avait trouvé un précepteur. L'horaire des cours devint très irrégulier, l'élève se passionnant davantage pour l'école buissonnière, c'est-à-dire la chasse ou la pêche.

En 1915, le docteur Wilfrid Grignon mourut. Sa femme l'avait précédé au cimetière huit ans plus tôt. Pour Claude-Henri, ce deuxième

deuil mettait un terme à une existence heureuse dont il tirerait réconfort aux heures grises et une matière abondante pour ses travaux littéraires.

Il trouva un emploi comme fonctionnaire à Montréal. Le mal du pays le reprit sans doute. Voulut-il anesthésier sa peine? Il nous apprend qu'il connut une « jeunesse folle, violente et fébrile », qu'il se gava de Jean-Jacques Rousseau, Stendhal, Flaubert, Ernest Renan et consort. Un ami de collège, nul autre que Louis Francœur, lui fit découvrir et apprécier Léon Bloy. Grignon, qui toisait auparavant les clercs, se rapprocha de l'Eglise.

Il débuta dans le journalisme à *L'Avenir du Nord* de Saint-Jérôme (1916). Arthur Sauvé l'admit dans l'équipe de *La Minerve* (1920). Il passa ensuite au *Nationaliste* (1921-1922), au *Matin* (1923-1924), au *Canada* (1931), à *L'Ordre* (1934-1935), à *La Renaissance* (1935), à *En Avant* (1937-1939). Il collabora à la *Revue Populaire* (1931-1934) et au *Bulletin des Agriculteurs* (1941-...). En décembre 1936, il lança sa propre revue *Les Pamphlets de Valdombre*. Pendant sept ans il en fut à lui seul l'équipe de la rédaction, le prote, l'éditeur et le bailleur de fonds. Qui connaît l'héroïsme qu'exige le maintien d'une revue au Canada français se doit de le saluer chapeau bas.

Entre temps, il publiait ses ouvrages: *Le Secret de Lindberg* (1928), *Ombres et clameurs* (1933), *Un homme et son péché* (1933), *Le Déserteur et autres récits de la terre* (1934). *Un homme et son péché* éveilla l'enthousiasme de nos critiques.

En 1938, notre jeune Société Radio-Canada s'intéressait aux essais de Grignon. Elle demandait à l'auteur d'adapter pour les ondes son *Déserteur*. L'année suivante elle répétait l'invitation, mais cette fois pour *Un homme et son péché*. Il tint l'affiche... 20 ans! Le sujet fut trituré, dilué, développé, étiré, rincé... avec force javelage! L'œuvre écrite, dont la publication avait suscité de grands éloges, devint à la radio un de ces romans-fleuves où l'on assiste à l'exhibition du linge sale et nau-séabond de la communauté paroissiale.

Claude-Henri Grignon habite aujourd'hui Sainte-Adèle. Il en est même le premier citoyen. Son activité littéraire se limite à un article mensuel dans *Le Bulletin des Agriculteurs*.

\*  
\*   \*  
\*

Grignon exerça sa plume dans divers genres: l'article de journal, le sketch radiophonique, le pamphlet, le roman, l'essai, la critique et la biographie. Il excella, si l'on peut dire, dans la nouvelle et le roman. Il eût pu faire sa marque dans les autres secteurs, mais il lui eût fallu compléter sa formation, s'astreindre à des études sérieuses et suivies. Or il fut un autodidacte. Il fréquenta les grands écrivains à la mode, surtout Léon Bloy dont il fit son idole et son maître. Il avait besoin de la discipline d'un sage, d'un philosophe, pour apprendre la mesure, l'équilibre, la pondération. Il fréquenta un violent et un aigri. Sa phrase elle-même s'est ressentie du contact du maître; elle acquit du caractère sans doute, mais elle devint aussi nerveuse, piquante et tendue. Elle est chiche d'images et de métaphores bien qu'on en rencontre de très réussies, toutes inspirées du terroir.

Claude-Henri Grignon ne parvint pas à maturité. Dans toutes ses œuvres — ses *Pamphlets* y compris, évidemment — il déconcerte par ses naïvetés, ses exagérations, ses écarts, ses façons de se prendre au sérieux. La meilleure démonstration en est son *Secret de Lindberg*. Aussi cette biographie est-elle tombée dans l'oubli. On y trouve de tout: un lyrisme outré, incontinent et puéril, le style grandiloquent de la fausse épopée, un réquisitoire contre l'enseignement organisé, notre monde moderne, etc. C'est une œuvre comme pourrait en écrire un tout jeune collégien dans un moment d'exaltation, mais qu'il brûlerait en grand secret à vingt ans.

*Ombres et Clameurs* révèle un esprit mieux en possession de ses moyens. La phrase s'est allégée de ses fanfreluches, la pensée est plus sûre, l'exaltation s'est tempérée, le jugement affermi, mais Grignon n'arrive pas encore à l'impartialité. Il est victime de ses inclinations, de ses goûts, de son tempérament porté aux extrêmes. Il confond franchise brutale et rectitude de jugement. Et c'est grave puisqu'il fait œuvre de critique. Il étonne néanmoins par son érudition, l'étendue de ses connaissances en littérature, surtout en littérature contemporaine.

Ses meilleures œuvres sont *Le Déserteur* et

*autres récits de la terre* et *Un homme et son péché*.

*Le Déserteur* révèle chez l'auteur une connaissance profonde du paysan canadien, de son milieu, de ses habitudes, de ses préjugés, de ses manies et de ses travers. Certaines scènes sont décrites avec beaucoup de concision, de fidélité et de couleur locale. Citons la vente à l'encan des biens meubles du Déserteur. Dans la plupart des récits de cet ouvrage, l'Auteur, peut-être à son insu, insiste trop sur les joies de l'existence à la campagne. Ployé sous des tâches harassantes, notre paysan oublie, quand il ne l'ignore pas, la poésie des champs. Il lui arrive même de mépriser sa profession et de maudire son sort.

Avec *Un Homme et son péché*, Grignon atteint presque au grand art par le réalisme, le dépouillé du récit et surtout la création d'un véritable type humain: l'avare. On s'accorde à reconnaître que cet ouvrage fut notre premier roman canadien vraiment original. Enfin, une étude poussée de caractères s'inscrivait dans notre littérature. Les personnages, peu nombreux, évoquent chacun un individu bien particularisé, bien vivant. Et cela n'est pas vrai seulement pour Séraphin. Alexis rappelle lui aussi un type, celui du bon vivant, du Roger-bon-temps porté à la bouteille mais le cœur sur la main, toujours prêt à rendre service et à tout oublier; au demeurant un bon garçon. Quelques pages ici et là ne dépareraient pas une anthologie de nos lettres: la personnalité de Donalda, la séance du prêt, la « veillée au corps », le sauvetage de la vache de Séraphin. Des naïvetés cependant font sursauter le lecteur par endroits, tel ce passage où l'Auteur nous affirme que Séraphin ne connut jamais sa jeune femme parce que « ... des enfants, ça coûte cher ». Il avait pourtant convoité avec délices les charmes et la grâce de la « belle Donalda ».

Le reproche le plus grave que l'on puisse faire à ce roman, si méritant par certains côtés, c'est de tourner court. Donalda décédée, Grignon ne semble plus savoir quoi faire de son personnage principal. Il cherche à s'en débarrasser. Il prépare un incendie dans lequel il fait brûler l'avare. C'est vraiment trop facile et trop simple.

\*  
\*   \*  
\*

Les écrits de Grignon illustrent on ne peut mieux l'œuvre très inégale d'un écrivain non parvenu à maturité. N'est pas artiste qui veut, sans doute, mais qui aspire à le devenir doit

soumettre ses dispositions naturelles à une discipline nécessaire, toujours fastidieuse et exigeante. Il n'y a pas de sommet possible sans ascèse.

\* \* \*

**ŒUVRES.** — *Les Vivants et les autres.* Montréal, Ducharme, 1922. 15p. 21.5cm. — *L'Enfant du Mystère.* (Publié sous le pseudo de Gaston d'Aubecourt). Montréal, 1928. 83p. 21.5cm. (Coll. *Bibliothèque canadienne*). — *Le secret de Lindberg.* Montréal, Editions de la Porte d'Or, 1928. 209p. 20cm. — *Ombres et clameurs.* Regards sur la littérature canadienne. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1933. 204p. 17.8cm. — *Un homme et son péché.* Montréal, les Editions du Totem, 1933. 212p. 17cm. — *Le Déserteur et autres récits de la terre.* Montréal, Editions du Vieux Chêne, 1934. 219p. 17.8cm. — *Précisions sur « Un homme et son péché ».* Montréal, Editions du Vieux Chêne, 1936. 107p. 16cm.

Claude-Henri Grignon collabora à plusieurs revues et journaux: *L'Avenir du Nord* (1916), *La Minerve* (1922), *Le Nationalisme* (1921-

1922), *Le Matin* (1922, 1923, 1924), *Le Canada* (1931), *L'Ordre* (1934-1935), *La Renaissance* (1935), *En Avant* (1937-1939), *La Revue Populaire* (1931-1934), *Le Bulletin des Agriculteurs* (1941).

\* \* \*

**SOURCES A CONSULTER.** — Dantin (Louis), *Gloses critiques.* 1ère série. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1931. 222p. 18.5cm. (Coll. *Les Jugements*) P. 87-98. — Dantin (Louis), *Gloses critiques.* 2e série. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1935. 170p. 18cm. (Coll. *Les Jugements*) P. 125-135. — Desmarchais (Rex), *Chez Valdombre.* Dans *La Nouvelle Relève* [P.C.] avril 1942, p. 404-408. — Desmarchais (Rex), *La vie et la mort de Séraphin Poudrier.* Dans *La Nouvelle Relève* [P.C.] mai 1942, p. 491-496. — Hébert (Maurice). *Lettres au Canada français.* 1ère série. Montréal, Editions Albert Lévesque, 1936. 247p. 18.5cm. P. 73-84. — Lamarche (M.-A.), o.p. *Nouvelles ébauches critiques.* Montréal, Granger, 1936. 161p. 18.5cm. P. 57-64.

Clément SAINT-GERMAIN

## Rappel

Soeur E. Mitchell, s.g.m.

## Elle a beaucoup aimé

La vie, prise sur le vif, de la Bienheureuse Marguerite d'Youville.

« Une biographie animée comme un film, captivante comme un roman historique. »

Préf. de Léon Pouliot, s.j.

335p. 21,5cm

9 photos hors texte pleine page.

**\$2.50** (par la poste **\$2.60**)

S.S. PIE XII

## La presse et les lectures

*Textes publiés sous la direction du*

R.P. Paul-A. Martin, c.s.c.

« Si la vie était logique, si le succès d'un livre était assuré par la célébrité, la compétence de l'auteur et l'actualité du sujet, voici un ouvrage qui irait aux nues ». (*Livres et Lectures*)

168p. 18,5cm. Table analytique. Table chronologique.

**\$1.25** (par la poste **\$1.35**)

Gille Phabrey

## Le Portier de Saint-Joseph

« Ce livre est beaucoup plus qu'une biographie. C'est un véritable film de la lutte que le Frère André a menée toute sa vie contre le matérialisme. »

Préf. de S. Em. le cardinal P.-E. Léger

204p. 22cm

22 photos hors texte

**\$2.00** (par la poste **\$2.10**)

**Chez FIDES**

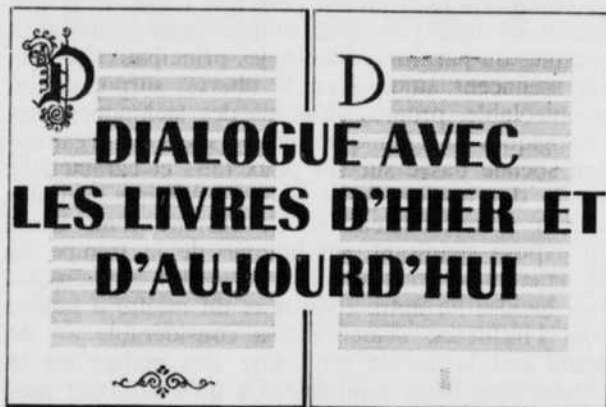
Un ouvrage de

A. HUXLEY



présenté par

A. SAUMIER, c.s.c.



## “Retour au meilleur des mondes”<sup>(1)</sup>

M. Huxley revient au « meilleur des mondes » et n'est guère rassuré. Sur ce front de la liberté humaine que son œuvre entière s'est consacrée à défendre avec enthousiasme, sinon toujours avec

mesure, il enregistre des fléchissements dangereux et, surtout, significatifs. C'est qu'ils se situent suivant la ligne même qu'il avait ironiquement prédite dans sa célèbre anticipation. Il y a certes quelque narcissisme à considérer ainsi l'enfant de sa pensée et à constater que, si le reste du monde se désagrège, celui-là, du moins, a grandi, et qu'on avait vu clair. Plus clair, en tout cas, que George Orwell dont le 1984 — qui connut aussi son heure de gloire — semble à M. Huxley dépassé complètement par les événements. Les dictatures orwelliennes fondées sur la terreur systématique, la force violente, l'écrasement physique et psychique, ne peuvent tenir le coup: le renversement de la vapeur dans une U.R.S.S. post-stalinienne fournit le verdict de l'histoire. Les milliers ou les millions de personnes qui pourrissent dans les geôles communistes — en Hongrie, par exemple — trouveraient peut-être à redire; de toute façon, leur témoignage est muet et il s'agit ici de tendances globales.

### À PROPOS DE HUXLEY

*Ecrivain anglais né en 1894, Aldous Huxley est le fils du professeur Léonard Huxley et le frère du biologiste et poète Julian Huxley. Il fit ses études à Eton et à Oxford. C'est un philosophe aux idées hardies et parfois utopiques, aux aperçus souvent justes, mais dangereux, par ses paradoxes et ses équivoques.*

*Lors de la parution du Retour au meilleur des mondes, la revue Notes bibliographiques, tout en louant ce livre, « éblouissant d'intelligence », formulait cependant la réserve suivante: « Une réserve s'impose à propos de l'attitude prise par l'auteur envers les religions en général, la religion (et l'Eglise) catholique romaine en particulier. A maintes reprises au cours de l'ouvrage, celle-ci est assimilée aux organismes d'oppression, ses rites identifiés avec les méthodes de propagande et de publicité, son Saint-Office présenté comme le précédent direct et le modèle des camps nazis et communistes. L'auteur ne procède pas en cela par attaques directes, mais par allusions dont l'effet ne peut qu'être extrêmement nocif sur des esprits insuffisamment formés. A noter également qu'il se fait l'apôtre de la limitation des naissances et dénonce comme néfaste le refus opposé à cette pratique par l'Eglise catholique. A réserver strictement aux lecteurs cultivés et capables des mises au point. » (Notes bibliographiques, nov. 1959, p. 833)*

Pour son frère du XXe siècle, M. Huxley avait gravé à l'acide les grands traits d'un monde où la persuasion remplacerait la terreur. « Rien n'est plus insupportable pour un homme ou une société que la liberté » affirmait déjà le Grand Inquisiteur; « en fin de compte, ils déposeront leur liberté à nos pieds et nous diront: faites de nous vos esclaves, mais nourrissez-vous. » La force de cette dictature impitoyablement bienveillante résidait précisément dans un emploi systématique de toutes les techniques de persuasion positive, depuis le contrôle strictement eugénique des naissances jusqu'au contrôle d'une euphorie uniforme, accessible à tous grâce aux comprimés de « soma ».

Revenant à sa lugubre vision, M. Huxley s'effraie de constater qu'elle est moins loin de nous que nous

ne voudrions le croire. Il passe en revue, avec une érudition dont l'étendue nous étonne sans nous accabler ou paraître pédante, les principaux facteurs qui menacent aujourd'hui la liberté: surpopulation incontrôlable, progrès effarants des techniques psychologiques et chimiques de persuasion, organisation sociale basée sur ces deux faits et caractérisée par la domination des « Grosses Affaires » et des « Gros Gouvernements ». Ce résumé rend banal un exposé séduisant: un homme de la trempe de M. Huxley — indubitablement un des écrivains les plus lucides de notre époque et un maître à penser dont l'influence demeure très considérable — ne prend pas la parole pour dire des bêtises ou se répandre en lieux communs. Ce qu'il dit avait sans doute été noté par d'autres avant lui, mais ne lui faisons pas grief de répéter avec infiniment plus de brillant, pour un public plus vaste, des avertissements plus que jamais nécessaires. L'homme est trop habilement cerné en ce moment pour que l'on ne souhaite pas entendre de partout des cris d'alarme de cette puissance qui susciteront peut-être une mobilisation générale des forces de l'esprit contre toutes les formes de l'oppression. Cette tâche est d'une urgence d'autant plus grande et plus ingrate que l'oppression se révèle insidieuse, intériorisée profondément en chacun de nous par de subtiles techniques de manipulation.

M. Huxley semble se prendre parfois un tant soit peu à son propre piège et trouver un masochiste plaisir à accuser les ombres au tableau. Sont-elles toujours bien certaines? Ici plus qu'ailleurs il importe de discerner la paille. Les considérations sur les dangers de la surpopulation, par exemple, sont logiques et fascinantes; mais il faut se demander quelle certitude nous avons que ce monde

deviendra vraiment surpeuplé à l'échelle globale qui nous intéresse. Les démographes refusent encore de se prononcer, qui savent mieux que quiconque les dangers de leurs projections: cette hésitation est symptomatique d'une science encore dans l'enfance. Il faut malgré tout voir que le danger est plus que possible et agir en conséquence même si, au plan des idées, les prédictions sont très incertaines; et il faut le dire.

Toujours est-il que les sourdines introduites ici et là sont étouffées; les perspectives moins accablantes qu'il ouvre sont trop rapidement closes; les tendances heureuses ne sont peut-être pas suffisamment soulignées. Sans doute avons-nous affaire à une œuvre polémique, faite pour la bataille. Les discours d'un homme profondément conscient et humain, en contact intime avec le meilleur et le pire dans un monde dont il a pour une part façonné le dur visage, ne peuvent manquer cependant de nous émouvoir. M. Huxley parle avec sincérité quand il écrit: « Peut-être les forces qui menacent la liberté sont-elles devenues trop puissantes pour que l'on puisse leur résister très longtemps. » Cette rhétorique savante cache une très réelle angoisse qui nous atteint parce qu'elle oblige à prendre conscience de nos propres craintes souvent dangereusement assoupies. A ce niveau, l'analyse de M. Huxley demeure d'une effrayante lucidité.

André SAUMIER, c.s.c.

(1) HUXLEY (Aldous)

*RETOUR AU MEILLEUR DES MONDES.* Traduit de l'anglais par Denise Meunier. Paris, Librairie Plon [1959]. 182p. 19cm. \$2.10 (frais de port en plus)

*Appelle des réserves*

## Nouveautés

*Mgr Félix-Antoine Savard*

### LE BARACHOIS

Des récits écrits dans une langue d'une précision et d'une densité remarquables.

Une œuvre saine et savoureuse qui, pour ne renoncer à rien de ce que lui inspire notre pays, sait quand même atteindre à l'universel.

208p.

**\$2.00** (par la poste **\$2.10**)

### MARTIN ET LE PAUVRE

Une sorte de légende dorée inspirée du fameux épisode du manteau dans la vie de l'évêque de Tours.

Une superbe plaquette de luxe en deux couleurs, avec un dessin de l'auteur.

64p.

**\$1.00** (par la poste **\$1.10**)

— *En vente chez votre libraire et à* —

**25 est, rue Saint-Jacques, MONTREAL**

**Tél.: UN. 1-9621**



de

Cette nouvelle version française de la Correspondance (1) de sainte Thérèse d'Avila par Madame Marcelle Auclair se présente comme le premier de trois volumes que la magnifique collection de la *Bibliothèque européenne* entend réserver aux *Oeuvres complètes* de la Réformatrice du Carmel.

La célèbre auteur de la « *Dame errante de Dieu* » (2) avait déjà publié la traduction d'un écrit thérésien: *Le Livre des Fondations* (3).

Le texte français des Lettres de sainte Thérèse que Madame Marcelle Auclair nous offre aujourd'hui ne manquera pas de susciter le plus vif intérêt tant auprès des historiens que des fervents de sainte Thérèse d'Avila et de ses écrits.

A qui veut découvrir certains aspects particulièrement attachants de la psychologie de la première Carmélite Déchaussée et son rôle exact dans les multiples et tragiques épisodes de la Réforme des Pères Carmes, l'étude de sa correspondance se révèle indispensable.

Les lettres de sainte Thérèse à Philippe II, au Supérieur Général du Carmel, le R. P. Rubeo, sont « des chefs-d'œuvre d'ardeur et de grandeur, sans qu'elle perde rien de sa spontanéité... Lorsqu'elle veut séduire, avec quel art de plaire elle donne à sa phrase un son de voix ! » (4)

Quant aux lettres adressées au P. Gracien — plus d'une centaine —, elles mériteraient à elles seules une étude spéciale. Pourquoi vouloir minimiser l'extraordinaire affection que lui témoigna Thérèse dès leur première rencontre; affection tendre et forte qui jamais ne devait se démentir.

Sainte Thérèse écrivit souvent au Père Jean de la Croix. Le Saint gardait précieusement les lettres de « la Mère »... jusqu'au jour où « craignant de n'être plus tout à fait libre » (5) il les brûla. Comment ne pas le regretter ?

Malgré toutes les pertes et les destructions, la correspondance de sainte Thérèse reste encore riche de plus de quatre cents lettres. Le large éventail de leurs destinataires nous révèle mille nuances dans la psychologie de la Sainte à l'égard de chacun d'entre eux. On ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du bon sens, de la sagesse ou de l'ardeur passionnée

## Thérèse d'Avila

traduction de

Marcelle AUCLAIR



Étienne de la Vierge, o.c.d.

de la Sainte... Et quel humour ! Les lettres de Thérèse, écrites pour la plupart au milieu de multiples occupations, nous permettent d'apprécier la spontanéité, la saveur de son style génial, dense, abruti même.

Jusqu'à ce jour, estime Madame Marcelle Auclair, la plupart des traducteurs avaient hésité « à transmet-

tre dans sa familiarité, sa verdeur, le style de l'étonnante épistolière qu'était la sainte Espagnole » (6). L'originalité de cette nouvelle traduction, attrayante et jeune, sera de nous « garder les heurts et les cahots de l'improvisation, sans jamais adoucir ni enjoliver » (7). L'intention est claire: fidélité rigoureuse au texte thérésien, au risque de heurter le lecteur.

La réalisation ne manque pas d'audace. Elle marque un incontestable progrès sur la majorité des traductions précédentes. Madame Auclair s'est efforcée de rendre le mouvement, la vivacité de la phrase, la verve délicieuse de Thérèse. Cependant, ici ou là, la force du style elliptique et lapidaire de la sainte Castillane semble se dissoudre dans la traduction et perdre un peu de son relief. Qu'on en juge:

*Désela (la salud) Nuestro Señor como puede y yo deseo. (Carta XXIV)*

*Plaise à Dieu qu'elle [la santé] soit aussi bonne que je le souhaite puisqu'il en a le pouvoir.*

(Lettre XXIV, page 36)

*Y envié al superior la carta que supiese si estaba vuestra paternidad en Peñaranda, como me escribe, y que no lo supiese ninguno, aunque fuese fraile, sino él.*

(Carta CCXXXIX)

*J'ai envoyé la lettre au supérieur en lui demandant de s'informer si votre paternité était à Pénaranda comme vous me l'écrivez; je le priais de n'en parler à personne, pas même l'un des moines, et de garder cela pour lui.*

(Lettre CCXXXIX, p. 478)

On relève également quelques erreurs de traduction, celle-ci par exemple:

*Despues, este nuncio, en viniendo, le dijo le trajese los poderes y los procesos.*

(Carta CCXL)

*Lorsque le nonce est arrivé, le P. Gracien lui demanda de montrer ses pouvoirs et les procès-verbaux de ses visites.*

(Lettre CCXL, page 482)

Il est bien évident que c'est le nonce Segá — et non pas le P. Gracien — qui demanda au jeune Visiteur apostolique de lui montrer les pouvoirs que Gracien avait reçus du nonce précédent, Mgr Ormaneto, et d'apporter les procès-verbaux de la Visite commencée en Andalousie.

Plus regrettables encore sont les lacunes de cette traduction faite à partir du texte publié par le R. P. Silverio de Santa Teresa dans les *Œuvres complètes de sainte Thérèse de Jésus*, éditées à Burgos en 1924. On y cherchera donc en vain les treize lettres de la collection du Marquis de Piedras Albas (Avila), ou le fragment important découvert et présenté par Pierre Sérouet dans le *Bulletin Hispanique* (8) ni, à bien plus forte raison, les lettres, encore inédites et impatientement attendues de la toute prochaine édition critique par le R. P. Otger Steggink, o.c. Ces omissions sont d'autant moins justifiables que Madame Auclair a publié plusieurs lettres qui ne figuraient pas non plus dans l'édition du R. P. Silverio (9).

Telle qu'elle est, cette nouvelle traduction, présentée par la *Bibliothèque européenne* dans un volume relié parchemin sous jaquette illustrée par M. Michel Olyff, ne manquera pas cependant de satisfaire un très vaste public plus avide de nourriture spirituelle et de contact vivant avec sainte Thérèse d'Avila que de minuties d'historiens.

ETIENNE DE LA VIERGE, o.c.d.

(1) AVILA (Thérèse d')

*CORRESPONDANCE*. Texte français par Marcelle Auclair. [Paris] Desclée de Brouwer [1959]. 903p. photos (h.-t.). 18cm. (Coll. *Bibliothèque européenne*). Relié.

Pour tous

(2) AUCLAIR (Marcelle), *LA VIE DE SAINTE THERÈSE D'AVILA. La Dame errante de Dieu*. Paris. Ed. du Seuil, 1959. 495 pages.

(3) SAINTE THERÈSE DE JESUS, *LE LIVRE DES FONDATIONS*. Texte français de Marcelle Auclair. Paris, Desclée de Brouwer, 1952. 219 pages, 57 photographies. (Coll. *Les Etudes carmélitaines*)

(4) AUCLAIR (Marcelle) dans *Thérèse d'Avila. Correspondance*. Avant propos. P. 7.

(5) SAINT JEAN DE LA CROIX, *Œuvres complètes* traduites de l'espagnol par le R. P. Cyprien de la Nativité. Edition établie par le R. P. Lucien-Marie de St-Joseph. Paris, Desclée de Brouwer, 1959. (Coll. *Bibliothèque européenne*). Introduction aux lettres, p. 1,099.

(6) et (7) AUCLAIR (Marcelle), *Ibid.* Avant propos, p. 7.

(8) Ce fragment correspond très probablement, comme l'a établi le R. P. Pierre de la Croix (Sérouet), o.c.d., à la fin de la lettre CCLI, du 4 octobre 1578, adressée à Roque de Huerta.

(9) Par exemple: Lettre LXIV bis, p. 119; Lettre CCCLXIII bis, page 726.

Une personne cultivée

lit

## Mes Fiches

Revue documentaire mensuelle

Une documentation abondante, sérieuse,  
facile à consulter.

Chaque mois, sur fiches mobiles, 12 résumés  
d'articles de fond, extraits de revues spécia-  
lisées, sur tous les sujets

Philosophie

Religion

Sciences sociales

Sciences appliquées

Sciences pures

Philosophie

Beaux-Arts

Littérature

Histoire

Abonnement: \$1.50 par an

MES FICHES

EDITIONS FIDES

25 est, rue Saint-Jacques

MONTREAL — UN. 1-9621

Veuillez trouver ci-inclus \$1.50 pour un abonnement à Mes Fiches.

Veuillez me faire parvenir un spécimen de Mes Fiches.

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Cté .....

Prov. ....



Choix de textes de

## Arthur Buies

établi par

L. Lamontagne

Romain Légaré, o.f.m.

Aura-t-on le droit de bouder désormais Arthur Buies, comme l'ont fait ses contemporains ? Son nouveau justicier, M. Léopold Lamontagne<sup>1</sup>, a-t-il réussi à le retirer du purgatoire de l'oubli où il languit depuis trop longtemps pour l'installer enfin dans la gloire littéraire qui lui est due ? Aura-t-il du moins contribué à rallier les esprits autour de l'écrivain le plus controversé de notre littérature ?

Arthur Buies méritait certes un « classique canadien ». Il fut l'un de nos meilleurs prosateurs, le plus français par sa formation et le plus canadien par les manifestations de sa culture. Il fut « concurremment ou successivement pamphlétaire, chroniqueur — sans doute le plus brillant de tous —, géographe, publiciste, critique littéraire ou linguiste ». Il fut le chef de file de journalistes canadiens, patriotes et cultivés, au tempérament fougueux et à la plume alerte, tels que Jules Fournier, Olivar Asselin ou Henri Bourassa.

Ame tourmentée, caractère plein de contrastes, indépendant, insatisfait, voire même « révolté », Arthur Buies fut mal élevé ou élevé par lui-même. Cet être sensible fut sevré dès le jeune âge de l'affection de ses parents et confié à de grand-tantes. Tour à tour pensionnaire de collègues canadiens, jeune nomade, lycéen de Paris, milicien de Garibaldi, ardent champion du libéralisme au Canada, propagandiste attiré de l'Institut canadien, journaliste violent, apôtre infatigable de la colonisation, cet impatient aventurier de l'esprit a manqué de formation philosophique et de direction; il a subi l'influence des courants d'idées de son temps,

des différents milieux qu'il a fréquentés. Trois grandes influences l'ont marqué, dont deux, d'ordre général, ont atteint plus ou moins profondément beaucoup de ses compatriotes intellectuels: le romantisme, le libéralisme de la France et de sa filiale montréalaise, l'Institut canadien; l'autre, d'ordre personnel, fut pour lui décisive: l'influence patriotique et religieuse du curé Labelle. Son étonnante et indéfectible amitié avec le « Roi du Nord » fit de lui un incomparable chantre de la colonisation et l'a ramené à la pratique sincère de la religion catholique.

La physionomie juste et nuancée de cet écrivain complexe, on la trouve non dans le nouveau « classique canadien », mais dans l'étude objective que lui a déjà consacrée M. Lamontagne sous le titre, *Arthur Buies, homme de lettres* (Québec, Presses universitaires Laval, 1957, 258p.), et qui lui a mérité le troisième prix de critique littéraire, au concours de la province de Québec pour 1957. Dans un chapitre de synthèse, *Cyrano ou Figaro ?* il donne le portrait moral de son héros; il y explique les ressorts profonds qui menaient la nature riche et complexe de Buies, les quelques attitudes outrancières de ce caractère plein de contrastes. Il termine ce chapitre par ces mots: « Buies est tout cela: de Cyrano à Renan. Comme eux, il a le goût et le besoin de la vie multiple. Comme eux, il réunit en lui bien des contraires sans chercher à les réduire. Ce mariage intime de l'anarchie et de l'ordre, du romantisme et du classicisme, de la politique et de la littérature, de la religion et de l'anticléricalisme, Buies s'en accommode très bien. Mais s'il fallait

opter pour l'un des types mentionnés, il semble bien qu'on doive revenir à Cyrano, car, pour Buies, il s'agit de prendre le temps comme il vient, les occasions comme elles s'offrent et de se consoler de l'infortune en la narguant ou en triomphant d'elle. S'il avait été plus régulier, plus conformiste, il aurait probablement produit des écrits plus durables mais il aurait sûrement perdu en originalité. » (P. 241) Dans un autre chapitre, il relève l'aspect romantique du talent de Buies: il en fera l'élément fondamental de son « classique canadien ».

L'étude antérieure offrait, pour la préparation de ce dernier ouvrage, une excellente garantie. La difficulté, dans le cas compliqué de Buies, c'était d'établir un choix de textes pédagogiquement valables pour des étudiants, du moins pour ceux des classes supérieures, c'est-à-dire pour des esprits quelque peu formés.

Un choix de textes est souvent discutable, car choisir, c'est exclure. Celui qu'offre M. Lamontagne présente les principaux aspects de Buies: le romantique, l'autobiographe, le géographe, l'amant de la nature canadienne, le patriote, le libéral, le pamphlétaire, le réformateur social et pédagogique, l'humoriste, le fantaisiste, le critique, l'homme assagi, le croyant et, en tout, le fin lettré, l'« écrivain de race ». Les textes du nouveau « classique canadien » donnent une bonne idée de l'âme romantique de Buies, de son caractère révolté, de son patriotisme sincère, surtout de son style soigné.

Toutefois je ferais une réserve sur l'éclairage de ces textes. L'auteur a cru faire œuvre originale en mettant en évidence « la tonalité fondamentale de cette vie et de cette œuvre si intimement liées, je veux dire son romantisme, le plus authentique peut-être de toute notre littérature » (p. 7). L'unité de l'ouvrage y gagne, mais aux dépens de la réalité.

L'insistance exagérée d'un point juste fausse la perspective: celle-ci devient cérébrale au lieu de se conformer au réel, elle devient arbitraire, agaçante comme un romantisme de mauvais goût. Ainsi, pourquoi évoquer les romantiques à propos des défricheurs canadiens (p. 57), au lieu de signaler tout simplement l'attachement réel de Buies — attachement si profond qu'il s'exprime en une sorte de poème —, à l'égard de ceux qui ont défriché et colonisé notre pays, comme le demandaient d'ailleurs les conditions économiques du dernier siècle? Pourquoi insérer un texte bien secondaire sur les Montagnais (p. 51), Indiens du lac Saint-Jean, si ce n'est parce que Chateaubriand a déjà écrit sur les sauvages d'Amérique? N'est-il pas factice, ce vague rapprochement entre le curé Labelle et le vicaire savoyard? (P. 60) L'obsession littéraire a laissé

dans l'ombre le côté purement humain, à savoir la nature particulière d'Arthur Buies et les conditions réelles de la société canadienne au XIXe siècle. On comprend dès lors l'opportunité des directives pédagogiques que l'éditeur a cru bon d'ajouter à l'introduction générale (p. 13).

Refaire un choix de textes est une tâche périlleuse. Cependant, volontiers j'aurais laissé tomber les dissertations assez vagues et grandiloquentes de Buies, rappelant le philosophisme du XVIIIe siècle, contre le matérialisme et pour l'immortalité de l'âme, de même le texte sur les Montagnais, etc..., pour mieux mettre en vedette le brillant portraitiste (v.g. *Peter McLeod*, le légendaire pionnier du Saguenay, dans *Le Saguenay et la vallée du lac Saint-Jean*, p. 105-110); le fantaisiste chroniqueur, (v.g. *Les moustiques du Saguenay*, dans S. Baillargeon, c.s.s.r., *Littérature canadienne-française*, p. 123); le journaliste (haute idée de la profession du journalisme, dans *La Presse canadienne-française et les améliorations de Québec*, p. 5), le lexicologue, le puriste, dans la lutte contre l'anglicisme et le canadianisme (v.g. abus du féminin, expressions fautives, dans *Anglicismes et canadianismes*, pp. 14-16, 44-45).

Une première initiation ne devrait-elle pas comprendre les différents aspects du talent de Buies et mettre l'accent sur deux traits dominants: le patriote convaincu, volontiers fouetteur, et l'écrivain de race? Mais alors l'aspect romantique de Buies paraîtra trop caduc? Le mal en serait-il si grand? En revanche, d'autres éléments plus profonds, plus humains et plus canadiens pourraient, il me semble, rapprocher davantage de nous cet écrivain doué: l'amour ardent de son pays, la verve insatiable de son esprit, le souci de la pureté de la langue française. N'est-ce pas que tout cela nous rendrait plus attachant ce cher Buies?

Et voilà qu'après la lecture de cette recension, l'on dira encore, hélas! « C'est bien vrai, Arthur Buies demeure toujours l'écrivain le plus controversé de la littérature canadienne-française! »

Romain LÉGARÉ, o.f.m.

(1) LAMONTAGNE (Léopold)

ARTHUR BUIES. (1840-1901). Montréal, Fides [1959]. 93p. 16cm. (Coll. *Classiques canadiens*, no 17). \$0.75 (frais de port en plus)

# Notices bibliographiques

## Littérature canadienne

### Sciences sociales

PIERRE (Abbé)

*L'ABBE PIERRE PARLE AUX CANADIENS et aux heureux du monde entier.* Montréal, Les Editions de l'Homme [1959]. 157p. photos (h.-t.) 20.5cm. \$1.00 (frais de port en plus)

*Pour tous*

« Si l'aimer comme moi-même ne signifie pas le servir avant moi s'il est moins heureux que moi, qu'est-ce que cela signifie ? » Tels sont les premiers mots signés de l'abbé Pierre et inscrits au début de ce livre. C'est là un bref résumé du contenu de ce message laissé par cet homme que l'on pourrait croire légendaire mais qui, en réalité, constitue une personnalité prophétique au sens étymologique.

L'abbé Pierre ! Qui maintenant, dans le monde entier, n'est pas bouleversé par le rappel de ce nom ? Qui ne se souvient des phrases hachées qu'il nous a servies et qu'il redit en termes émouvants un peu partout dans l'univers ? Qui ne voudrait lire en ce volume l'essentiel de son message ?

Qu'on prenne ce livre et qu'on se donne la peine de le parcourir entièrement. C'est là une façon de créer en soi cette inquiétude nécessaire aux gens du XXe siècle. Partout la faim et la soif se font sentir, le besoin de logements s'avère un problème de l'heure, et l'abbé Pierre, par ses paroles énergiques, sait réveiller les fibres de



notre être. Son œuvre, très humble au début, prend une ampleur considérable en février 1954; elle s'épanouit alors de plus en plus et, aujourd'hui, Emmaüs peut être défini à la lumière des faits multiples qui l'ont illustré; une action internationale est née et les peuples souffrants en recevront des bienfaits; l'Amérique, en particulier, présente des lieux d'espoir et l'Association mondiale de lutte contre la faim et la misère pourra réussir s'il y a formation d'une légion étrangère pour la seule guerre totalement juste. Voilà en quelques mots un faible aperçu de ces pages où éclate le cœur ardent de ce prêtre dynamique. Le texte est peut-être difficile à lire quelquefois, mais pourquoi rechigner quand on sait qu'il s'agit d'un style parlé destiné à émouvoir et à faire agir plutôt qu'à répondre aux exigences de la langue écrite.

Roland GERMAIN

### Littérature

DASSONVILLE (Michel)

*FRECHETTE.* Montréal, Fides [1959]. 95 p. photo. 16.5cm. (Coll. *Classiques canadiens*, no 18). \$0.75 (frais de port en plus)

*Pour tous*

Marcel Dugas, dans *Un romantique canadien* (Paris, 1934, Montréal, 1946), a dit à peu près l'essentiel sur la prose de Fréchette. Dans le dernier volume de ses *Lettres canadiennes d'autrefois* (1957), Séraphin Marion assignait à Fréchette critique littéraire sa vraie place chez nous, la première. M. Dassonville s'est donc borné à la poésie de l'écrivain, laissant à d'autres le soin d'apprécier la valeur de sa prose.

Il constate que, de l'œuvre poétique, deux volumes seulement sont vraiment « bâtis »: *La voix d'un exilé* (1877) et la *Légende d'un peuple* (1887). Les autres ouvrages poétiques (*Mes Loisirs*, *Pêlé-Mêle*, *les Fleurs boréales*, *les Oiseaux de neige*) sont des recueils: impromptus, ballades, pièces de circonstance, etc.

La diversité des thèmes abordés est aussi frappante que celle de la composition des volumes. Patriotisme, liberté, nature, amour: Fréchette n'a négligé aucun des sujets chers à nos autres rimeurs.

Parmi ces autres, il y a Crémazie, celui dont Fréchette lui-même a dit:

*Nos chants naquirent de tes chants.* M. Dassonville établit entre les deux un parallèle on ne peut plus



Louis FRECHETTE

consciencieux: la comparaison l'amène à conclure que, autant Fréchette possédait la verve et le métier, autant Crémazie manquait de l'une et de l'autre. En cela, il ne contredit nullement Fréchette lui-même; car celui-ci ne se reconnaît d'obligation à son devancier que pour avoir reçu de lui la chique-naude initiale. C'est ce que confirme *A propos de Crémazie* (1945) de P.-G. Roy: M. Dassonville, qui ne paraît pas avoir consulté ce recueil, y aurait trouvé cependant (p. 225-231) l'une des pièces les plus caractéristiques de la verve de Fréchette.

Cette verve se traduit de deux façons: par des morceaux ailés, sautillants, tout pleins de sentiments et de fantaisie; par des tirades emportées, suant « une belle colère lyrique ». Ces dernières proviennent du tempérament outrancier de l'homme décontenancé par ses insuccès politiques et publicitaires; les autres, d'une sensibilité et d'une imagination instables au

suprême. Cette analyse psychologique s'étale dans quelques-unes des pages les mieux venues du compilateur.

Son choix de pièces donnerait une idée à peu près complète et de l'œuvre poétique de Fréchette et des causes qui en expliquent la diversité, si M. Dassonville avait inséré, dans le blanc de la page 94, le sonnet si résigné écrit par le poète quelques jours avant son décès:

*Pourquoi craindre la mort, la  
[grande inévitable ?*

La pièce eût ajouté, aux rugissements hugoliens de *L'exilé*, aux trilles de l'amoureux, aux facéties du basochien et aux truculences du descriptif, la pieuse prière du chrétien.

Un parallèle des *Mille-Iles* (p.64) avec celles de Crémazie, et du *Cap Eternité* (p.63) avec celui de Gill aurait pu être suggéré.

Emile CHARTIER, p.d.

## Histoire

CHARLAND (Thomas-M.)

J.-B.-A. FERLAND. Montréal, Fides [1959]. 95p. photo 16.5cm. (Coll. *Classiques canadiens*, no 16) \$0.75 (frais de port en plus)

Pour tous

Avec ce souci de la mesure qui caractérise tous ses écrits — sans cette qualité, son *Alexis Pelletier* (1947) aurait pu être un éreintement —, le Père Charland a marqué, dans son introduction, ce qui différencie Garneau de Ferland. Il a pareillement noté la préférence de ce dernier pour l'histoire purement narrative, en quoi son livre se distingue pour une part de l'histoire philosophique de Garneau et de nos présentes histoires explicatives.

C'est cette méthode narrative de Ferland que mettent en relief presque tous les textes choisis par l'auteur. Dans quelques-uns cependant, on perçoit d'autres qualités de l'historien: sa force persuasive (*Brasseur*), sa gaieté (*Mgr Plessis*), son esprit d'observation précise (*Chiens esquimaux*), même son humour (*Gamache*). Ce dernier extrait s'apparente d'assez près à la célèbre *Aventure au Calabre* du fantaisiste Paul-Louis Courier.

Le Père Charland nous permettra sans doute deux réflexions. Le *Dialogue entre Mgr Plessis et Craig* eût mis en vedette la fermeté de l'évêque, alors que l'un des textes qui le concernent ne fait ressortir que sa tendance à l'hilarité. D'autre part, le *Coup d'œil sur notre histoire* qui termine le premier volume de Ferland eût révélé chez lui un don oratoire assez prononcé et eût remplacé avantageusement, nous semble-t-il, la *Confession* assez peu intégrée à un érudit.

La plaquette compilée par le Père Charland fournit une connaissance plus que suffisante de l'œuvre accomplie par notre second historien.

P. 93: il faut lire « je gage » au lieu de « gagne ».

Emile CHARTIER, p.d.

## Biographie

LEGARE (Romain), o.f.m.

**UN OBSEDE DE LA SAINTE-TE, LE PERE JULES-MARIE GUILBAULT, FRANCISCAIN.** (1898-1958). Montréal, Éditions Franciscaines, 1959. 94p. ill. (h.-t.) 18,5cm. \$1.00 (frais de port en plus)

Pour tous

Nous lisons volontiers les fortes études biographiques du Père Romain Légaré, qu'il s'agisse du poète Saint-Denis Garneau, ou de cet extraordinaire serviteur de Dieu et fils de saint François, pèlerin bien-faisant à travers quatre continents, le Père Frédéric Janssoone.

N'est-il pas heureux pour nous que le Père Légaré, ce franciscain lettré, ne laisse guère sa plume inactive. Il vient en effet de tracer un nouveau profil émouvant, d'une grâce toute mystique, celui d'un de ses frères en religion, le Père Jules-Marie Guilbault. Ce moine canadien, que son biographe déclare avoir été un « obsédé de la sainteté », naissait à Yamaska, dans le Québec, le 13 septembre 1898, et s'éteignait dans sa soixantième année, le 29 août 1958. « Il est mort comme un saint », prononçaient ceux qui l'assistèrent à ses derniers moments.

Ce religieux, le Père Romain l'a connu, bien connu. Il est devenu, quant à ses vertus, un témoin oculaire de quelle merveilleuse qualité. Le regard observateur du Père avait vite deviné pour s'en édifier profondément, la richesse de vie intérieure de son compagnon de labeur. Et nous devons l'en croire lorsqu'il nous confie que, devenu « temple ambulatoire », il portait Dieu partout, dans les voyages, dans les prédications, dans les visites aux malades, dans les multiples gestes du devoir; partout, il devenait, d'après une belle expression, *une prière dans un cloître portatif*. Toute l'admirable activité séraphique ne

tient-elle pas dans ce paragraphe d'une belle venue? Du reste, le Père Romain revient souvent, en amplifiant chaque fois la voix, sur le désir brûlant du religieux ancré sur la sainteté: « Il a pris au sérieux, dit-il encore, la vocation de l'homme à la sainteté, selon les invitations pressantes des Saintes Ecritures. Voilà l'essentiel, le constant message que proclame chaque jour de sa vie... »

Les citations sont convaincantes. Elles ne sont pas trop longues, certes, car elles donnent le ton, la couleur spirituelle, elles sont un peu austères peut-être, mais combien prenantes aussi, tout au long de ce petit livre d'à peine cent pages. Son impression bienfaisante persiste longtemps en nous, mélancolisant notre ferveur indigente. Car, il est vrai, comme on l'a écrit, que la génération d'aujourd'hui garde « la nostalgie de la sainteté ». Pourquoi, du reste, contredire cette assertion? Elle devient au fond, pour plusieurs, une forme de regret très noble, le souvenir d'un grand désir insatisfait, sans lendemain.

Tous les commentaires du Père Romain se mêlent avec art et une profondeur d'accent inoubliable aux *Notes intimes du religieux* qui poursuit ainsi devant nous sa dure montée vers les sommets. Les réflexions du biographe constituent une méditation remarquable. L'on y entend le dialogue de deux voix s'unissant dans une harmonie parfaite de sons et de pensée.

Le mince ouvrage est présenté avec un goût discret. Sur la couverture, le portrait du Père Guilbault nous livre « son sourire de bienveillance » qui fut toute une conquête. « Je ne suis pas assez gai, remarquait-il [un jour] au scolasticat. Tous les saints ont recommandé la joie. J'ai l'air trop sévère... Que faire pour y remédier? Prendre l'habitude du sourire pour que le sourire de bienveillance s'acclimaté sur mes lèvres. »

Il le conserva ce sourire, obtenu à force de volonté, au-delà de la mort. Le Père Romain l'y reconnut avec quelle émotion, « sur le mas-

que facial, sur les paupières baissées dans une sorte de recueillement. Sur la petite ligne immobilisée du sourire flottait encore un reste de vie: on eût dit le reflet d'une âme pacifiée, l'esquisse d'une agréable vision intérieure. Le *sourire de bienveillance* définitivement acclimaté sur les lèvres, prenait un air de fête: il célébrait la victoire sur soi, le triomphe sur la mort. »

Comment ne pas souhaiter beaucoup de lecteurs à cette plaquette, véritable incitation à plus de spiritualité montante. Le préfacier, le T.R. Père Fulgence Boisvert, ministre provincial des Franciscains, a eu raison de s'exprimer hautement sur cette œuvre: « le R.P. Romain, écrit-il, nous trace, avec tout le talent qu'on lui connaît, un tableau merveilleux de ce véritable disciple [le Père Jules-Marie Guilbault] du Poverello d'Assise. »

Marie-Claire DAVELUY

Vient de paraître

Coll.

Les Maîtres de la spiritualité

### La doctrine spirituelle du Père Louis Lallemant, s. j.

Edition complète

révisée et préparée par le R.P. Guy-M. Bertrand, c.s.c.

« Un des plus remarquables écrits spirituels du Grand Siècle ».

384p. Relié. Titre or.

Couv. vinyle

\$2.00 (par la poste \$2.10)

En vente partout et à

FIDES

25 est, St-Jacques  
Montréal  
UN. 1-9621

# Littérature étrangère

## Religion

BOUYER (Louis)

*HUMAIN OU CHRÉTIEN ?*  
[Bruges] Desclée de Brouwer  
[1958]. 158p. 18.5cm. (Coll. *Pré-  
sence chrétienne*) \$2.00 (frais de  
port en plus)

*Pour tous*

Faut-il opter pour l'homme en nous ou pour le chrétien ? N'est-ce pas en éliminant Dieu de la carte de l'humanité que l'homme se retrouve véritablement avec une puissance de création qui lui permet de s'attribuer une divinité que, dans sa bêtise, il prêtait à Dieu ? La liberté totale n'est-elle pas le seul climat où l'intelligence humaine peut tout naturellement comprendre l'univers, le maîtriser, le faire servir à l'épanouissement de plus en plus parfait de l'homme ?

L'idolâtrie qui est aussi bien une divinisation de l'homme par lui-même qu'une humanisation de Dieu par l'homme, est une tentation toujours actuelle. Dieu fut effectivement un homme. Il a demeuré avec nous. Mais c'est lui qui a pris l'initiative de ce rapprochement, non pas l'homme; et lui seul pouvait la prendre. Son but n'était pas de se désister de sa divinité, mais de renouveler l'homme à son Image. L'homme est appelé à une véritable divinisation. Mais il y parviendra s'il s'allie à la Croix et à la Résurrection du Christ qui ont effectivement permis à l'Homme-Dieu de faire franchir à son Humanité la distance qui la séparait de Dieu.

Puisque tel est le but de la démarche de Dieu vers l'homme, on ne doit pas craindre de s'amoin-drir en entrant dans le plan rédempteur du Christ. La mort — et tous ses diminutifs que l'on peut réunir sous le terme général d'ascèse — fait peur. Mais ce n'est pas le Christ qui l'a introduite dans le

monde. Il l'y a trouvée. Il l'a acceptée et lui a donné ainsi de déboucher dans la Résurrection. Que l'homme participe mystiquement à ce mystère de mort et de vie, à cette obéissance exaltante, et il parviendra à un épanouissement véritable, même à un dépassement infini de tout ce qu'il a d'authentiquement humain.

C'est dans cette perspective de l'acte rédempteur, du Mystère pascal, que le Père Bouyer trouve un point de rencontre entre les apparentes antinomies que sont dépendance et liberté, intelligence et foi, tradition et renouveau, action et contemplation, épanouissement et ascèse. En somme, il montre — rapidement, il faut le dire — comment peuvent se rejoindre les valeurs humaines les plus précieuses et les données de la foi chrétienne, et comment la Rédemption offerte par le Christ se situe dans la perspective initiale de la Création.

Après la lecture de ce petit livre on se pose à nouveau la question: « Faut-il donc opter pour l'homme en nous ou pour le chrétien ? » Et même si toutes les difficultés ne sont pas parfaitement aplanies, on répond avec le Père Bouyer: « Cela n'a jamais de sens. Opter pour l'homme contre le chrétien, c'est finalement opter contre l'homme. Opter pour le chrétien, c'est finalement opter pour l'homme. Opter pour le chrétien, même quand c'est paraître opter contre l'homme, c'est opter simplement pour la mort du vieil homme, nécessaire à la naissance de l'homme nouveau. » (P. 157)

Fernand COUTURIER

\*\*\*\*\*

GALOT (Jean), s.j.

*L'ESPRIT D'AMOUR*. [Bruges] Desclée de Brouwer [1959] 251p. 19cm. (Coll. *Museum Lessianum*, section ascétique et mystique, no 50) \$3.35 (frais de port en plus)

*Pour tous*

Les ouvrages sur le Saint-Esprit sont rares, et la place qu'il occupe dans la piété de la plupart des fidèles est très restreinte. On a même parlé du « Dieu inconnu ». Le Père Galot fournit à ce sujet une explication très pertinente. Le Père et le Fils nous présentent un visage, au moins par leur nom, dont nous connaissons bien la réalité dans nos familles humaines; « au contraire, par son nom même d'Esprit, l'Esprit Saint ne nous suggère aucun type de visage et nous dissuade de rechercher sa ressemblance dans une face charnelle et visible. Le Saint-Esprit ne s'est pas révélé à la manière des deux autres personnes. Le visage divin du Fils nous est apparu sous les traits humains de Jésus. [...] Quant au Père, il ne s'est pas montré à nous dans une chair humaine, mais il possède néanmoins, à nos yeux, un visage [...] Le Saint-Esprit, lui, ne s'est pas révélé dans un visage pareil au nôtre, analogue à celui d'un père ou d'un fils. Lorsqu'il intervient et se manifeste dans le déroulement du plan rédempteur, on observe son action avec ses aspects merveilleux, mais on ne lui trouve aucun visage » (p. 7-9).

L'A. a donc voulu dégager de la Révélation et de la théologie le mystérieux portrait du Saint-Esprit, portrait qui apparaît si énigmatique et si pâle pour un regard superficiel, alors que l'action surnaturelle de cet « Esprit d'Amour » est si dynamique en nos âmes.

Il s'agit cependant d'une œuvre de vulgarisation, où il ne faut pas toujours rechercher la précision de la terminologie technique reçue dans l'Eglise. Ainsi, ce n'est que par une analogie lointaine que l'Auteur peut affirmer que « le Père a promis de donner aux hommes ce qu'il avait de plus intime et de plus merveilleusement divin: son propre cœur » (p. 19). Le Saint-Esprit est aussi nommé « Médiateur divin » (p. 60), bien que habituellement ce titre soit attribué au Christ Jésus.

De plus, pour éviter toute équivoque dans l'interprétation de maints passages, ce livre doit être lu dans la perspective de ce que la théologie appelle: l'*appropriation*. En effet, la création de toutes choses et leur retour vers Dieu est l'œuvre commune des trois Personnes de la très Sainte Trinité, agissant en dehors d'elle-même comme un principe unique. Cependant, par appropriation, on attribue spécialement des œuvres à des Personnes distinctes.

L'appropriation suppose comme *matière* une action ou même un attribut commun aux trois Personnes, comme *fin* de faire ressortir l'excellence des Personnes divines, comme *condition* une convenance spéciale de ce que l'on approprie avec le caractère propre de la Personne à laquelle on l'approprie.

Si l'on considère, en particulier, la vie surnaturelle en nos âmes, il faut affirmer que son principe premier, sa cause efficiente principale et sa cause exemplaire ne sont autres que la Sainte Trinité. Cependant, bien qu'elle soit une œuvre commune des trois Personnes divines, puisqu'elle est une œuvre *ad extra*, on l'attribue spécialement au Saint-Esprit, par appropriation, parce qu'elle est une œuvre d'amour.

Ovila MELANÇON

MONT (Abbé Etienne du)

**LA SITUATION DU PROTESTANT BAPTISTE ET DE BONNE FOI PAR RAPPORT A L'UNIQUE EGLISE DU CHRIST.** Saint-Maurice, Editions Saint-Augustin, 1959. 230p. 20.5cm.

*Pour tous, mais spécialisé*

Le titre du présent ouvrage (avec son sous-titre) indique le problème traité et même davantage... La précision de ce titre laisse deviner aussi toute la rigueur et la clarté avec laquelle la question sera développée.

Le protestant, par son baptême, est incorporé à l'unique Eglise tant qu'il ne pose pas un acte personnel (après 14 ans) de rattachement à un groupe dissident. Cet acte cause une séparation au moins matérielle mais non moins réelle, qui place le sujet hors de la communion de la véritable Eglise. Le lien spirituel du baptême ne suffit plus; le rattachement nécessaire à la société visible de l'Eglise a été rompu. C'est ici que se situe la distinction théologique capitale pour le problème étudié. Dans la perspective, toujours, d'un protestant baptisé et de bonne foi, il reste une certaine « ordination » à l'Eglise catholique mais plus de véritable « appartenance ».

Quelle sera cette « ordination » ? Si l'influence de la véritable Eglise, qui seule a reçu mission de sanctifier les âmes, n'atteint plus directement ce « frère séparé », celui-ci garde le caractère de son baptême, qui demande à s'épanouir en vie surnaturelle. Ce développement sera entravé par la vie protestante qui ne possède pas la plénitude du message du Christ ni la totalité des moyens de grâce que sont les sacrements.

Il reste cependant au protestant l'écriture, qui peut alimenter sa foi, même s'il n'a personne pour l'interpréter authentiquement. Il a aussi le mariage qui demeure pour lui — même s'il ne l'admet pas — un vrai sacrement, source de grâces qui lui permettent de vivre le mystère du mariage chrétien: image de l'union du Christ et de son Eglise. Sa foi, de plus, si elle n'est pas totalement éclairée, reste ouverte et accueillante à la vérité qui lui manque et sa charité peut vivre de grâces actuelles, qui lui feront mettre en pratique ce qu'il croit.

Ainsi garde-t-il certaines possibilités d'assurer son salut et sa sanctification, mais sa situation demande à être complétée par une découverte de la plénitude de Vérité et de Vie dans l'*Una Sancta*.

Le protestant reçoit aussi le secours indirect de l'Eglise catholique, lorsque celle-ci prie pour les « frères séparés », ou qu'elle arrive à faire connaître dans les milieux dissidents son message de vérité

totale. Ou enfin, lorsqu'elle témoigne de sa sollicitude apostolique pour les protestants — comme par la voix des derniers Papes en de nombreuses instances — ou par sa vie de charité et de bienveillance à leur endroit.

On le voit, ce livre traite un sujet très précis et sur un plan théologique strict: c'est d'ailleurs une thèse de doctorat en théologie. Il sera utile à tous ceux (mais aux prêtres surtout) qui s'intéressent de façon particulière aux protestants; ou encore, à nos frères protestants eux-mêmes (je pense en particulier aux pasteurs) qui voudraient connaître la position de l'Eglise à leur endroit.

C'était d'ailleurs le cas de l'auteur, prêtre du clergé de Genève, descendant d'une famille traditionnellement protestante et qui, nécessairement, se trouva en relation constante avec des protestants. Il a fait œuvre positive, sachant bien que l'exposition sereine et la plus objective possible des positions catholiques, est encore ce qui fait le plus avancer la cause de l'union, tant désirée aujourd'hui, entre tous les chrétiens.

Jacques GRISE

## Mariage

NORMAN (Docteur)

**S'AIMER CORPS ET AME.** (Strictement réservé aux époux ou aux fiancés dont le mariage est imminent). [Tournai] Casterman, 1959. 176p. 19.5cm. \$2.10 (frais de port en plus)

*Appelle des réserves*

La surabondance des études qui prétendent apporter des lumières nouvelles sur les problèmes conjugaux, particulièrement sur leur aspect sexuel, décourage presque le lecteur d'aborder une nouvelle édition traitant de ce sujet. D'autant que dans le genre, les fours ne manquent pas, qui vous brûlent l'esprit de leur insipidité inépuisable.

Au milieu de cette pléthore, il y a, fort heureusement, quelques

perles qui valent d'autant plus qu'elles sont plus rares. Le livre du Docteur Norman, récemment édité par Casterman, est une de ces perles.

Dépouillé de toute prétention, présenté dans un style simple au maximum, il se propose d'éclairer les jeunes couples sur les problèmes sexuels qui peuvent se poser, et se posent le plus souvent, à de nouveaux époux. On peut dire qu'il le fait à merveille, avec une clarté et une bonne santé si profondes qu'elles ne laissent pas d'étonner. Heureusement, il va sans dire ! L'Auteur aborde son sujet de plein pied dans une première partie où il traite successivement: 1° de l'anatomie et de la physiologie du corps humain (homme et femme); 2° de l'étreinte conjugale.

Il importe de souligner encore une fois avec quel bonheur le Docteur Norman découvre ce mystère de la sexualité humaine à l'intelligence des jeunes époux: analyse systématique, claire, complète, *judicieuse*, de tout ce que cela comporte. Il a réussi ce coup de maître: *tout dire sans trop dire*.

Cette information est d'ailleurs présentée dans un contexte profondément humain et d'une constance qui ne cesse d'auréoler les données les plus délicates. La franchise de l'auteur, tout en se refusant à cheminer dans les voies d'une fausse poésie, reste cependant d'une élévation parfaite. Dans son avant-propos, l'Auteur souligne que « ce livre est essentiellement un livre technique et scientifique mais d'une technique profondément humaniste: il ne contient rigoureusement rien de sensualiste ou d'érotique, ajoute-t-il: pas un seul mot, pas une seule comparaison, pas un seul passage lyrique de nature à éveiller désir ou plaisir, complaisance ou rêveries. Il sera exclusivement descriptif et n'emploiera qu'un vocabulaire technique vulgarisé » (p. 12-13).

Quand on referme le livre, on doit accorder à l'Auteur qu'il a admirablement réussi ce qu'il promettait. Ce n'est pas un mince compliment !

On notera d'ailleurs que la deuxième section: *S'aimer de tout*

*son cœur*, couvre une partie notable du volume; or elle s'attache précisément à dégager certains aspects plus simplement humains qui font souvent écran au bonheur, et elle vient assurer l'équilibre de cet excellent exposé en rappelant les conditions de l'harmonie des cœurs.

Du point de vue moral, rien à reprendre, bien que l'auteur touche à des sujets aussi délicats que « la régulation des naissances » et « l'étreinte réservée ». Les incidences morales de ces thèmes sont évidemment nombreuses; le Docteur Norman, restant dans le domaine qui lui revient à titre de médecin, déploie cependant un sens moral averti qui lui vaut d'éviter toute déviation, si minime soit-elle.

S'étonnera-t-on, dès lors, de nous entendre recommander très hautement la lecture attentive de cet ouvrage qui profitera sans doute énormément aux jeunes époux, aux conférenciers des Cours de Préparation au Mariage, à plusieurs médecins que ce raccourci heureux servira de façon pratique, et enfin à nombre de confesseurs et de directeurs qui sont souvent appelés à résoudre des problèmes rattachés directement ou indirectement à ces données ?

Cette recommandation insistante ne vaut cependant que pour autant que sera toujours respecté l'avis très catégorique que l'auteur lui-même donne dans un *Avertissement* initial, alors qu'il définit ses destinataires: « jeunes ménages » ou « couples de fiancés dans la dernière quinzaine des jours qui les séparent du grand Jour » (p. 9).

Ce seul avertissement, et le sérieux avec lequel il est formulé, situe déjà la mentalité de l'Auteur. Tout le livre est de la même veine: sans équivoque, sain, et vigoureux.

Paul-Eugène CHARBONNEAU

## Education

MONTESSORI (Maria)

*L'ESPRIT ABSORBANT DE L'ENFANT*. Texte français de Georgette J.J. Bernard. [Bruges] Desclée de Brouwer [c1959].

240p. ill. (h.-t.) 21.5cm. \$5.10 (frais de port en plus)

*Pour tous, mais spécialisé*

Dans cette œuvre posthume, Madame Montessori nous lègue ses dernières idées sur la psychologie de l'enfant et sur la façon d'en faire un homme. Nous y retrouvons les thèses chères à l'auteur: l'enfant se développe par lui-même et nous devons lui fournir un milieu de vie adapté à ses possibilités. Elle insiste sur la nécessité de favoriser l'auto-construction de l'enfant: « La nature donne [...] un schéma pour la construction de la personnalité et de la société, mais ce schéma ne se réalise que grâce à l'activité de l'enfant, quand il est en mesure de la conduire à terme » (p. 190).

Deux aspects principaux sont soulignés: « l'esprit absorbant » et l'activité personnelle de l'enfant. Durant les trois premières années, l'enfant absorbe les données du monde extérieur, il apprend à parler; quand le temps est venu, il s'exerce et apprend à marcher, à coordonner ses mouvements. A la phase suivante (3-6 ans), il développe son intelligence et son caractère par les activités typiquement montessoriennes: concentration, leçon de silence, jeux spéciaux, le tout dans une atmosphère de liberté.

Les derniers chapitres concernent le rôle, plutôt effacé, de la maîtresse montessorienne: l'établissement de la discipline, la non-intervention, l'observation des enfants.

Le volume est donc consacré à l'exposé des grands principes de la méthode. Il s'adresse plutôt aux spécialistes: psychologues, pédagogues, maîtresses montessoriennes. Dans son ensemble, il ne serait pas utile à la mère de famille; il contient trop de données techniques et suppose trop de connaissances d'ordre général. Quelques considérations de l'auteur sur des points tels que la naissance du langage, les débuts de la marche, la conduite sociale, mériteraient d'être reprises en termes plus simples pour être présentées aux praticiens de la pédagogie que sont les parents.

Sur le plan doctrinal, l'auteur se rapproche de Rousseau et semble négliger le péché originel; sa théorie de l'« hormone », pourvoir universel, est nébuleuse et peu solide. Sans y faire souvent appel, l'auteur parle de Dieu et cite saint Paul (I Cor., XIII).

La théorie psychologique insiste trop sur la vie sensorielle de l'enfant et néglige les données de Piaget sur la naissance de l'intelligence. De même, le rôle de la famille dans le développement affectif de l'enfant est pratiquement oublié; les données des psychologies dynamiques semblent inconnues de l'auteur.

Sur le plan purement pédagogique, nous trouvons ici la formulation dernière du Credo montessorien, les mêmes attaques contre les méthodes anciennes et contre les contes de fées; le matériel et la méthode sont présentés comme des panacées. Le caractère fermé, éso-térique, de cette « Ecole » répugne à la pédagogie moderne, plus éclectique.

Et pourtant, malgré ses limites théoriques, la méthode de Madame Montessori a fait ses preuves. Nous lui devons, pour une bonne part, la figure espiègle et tragique d'une héroïne des temps modernes: Anne Frank.

Viateur LEMIRE, prêtre

## Littérature

BLANCHET (André)

*LA LITTÉRATURE ET LE SPIRITUEL.* Paris, Aubier [1959]. 323p. \$4.00 (frais de port en plus)

*Pour tous*

L'auteur a pris soin de nous expliquer lui-même, dans son Avant-propos, le sens de sa réflexion. « Ce que toujours, et comme à tâtons, je cherche à atteindre dans une œuvre, c'est l'homme et son « choix existentiel ». (P. 11) L'homme et son option spirituelle. La littérature est pour lui « un champ de bataille spirituel, où sont des

morts et des blessés, des vainqueurs aussi... » (p. 12).

Il va de soi que cette méthode ne plaira pas à tous les lecteurs, à tous ceux qui considèrent la littérature comme un jeu d'esthète, un concours de style et de belles phrases. Je leur conseillerais cependant de tenter la lecture de ce livre; peut-être céderont-ils à l'intérêt de ces pages palpitantes.

Nous voici donc face à Max Jacob, à Rimbaud, à Léon-Paul Fargue, à Camus, à Sartre, à Claudel. Le P. Blanchet est avec nous et les interroge. Il les laisse s'expliquer, il écoute, il dialogue. Toujours avec finesse, pénétration, un brin de malice peut-être. Disons plutôt avec intérêt, avec cran. Avec cette réaction nerveuse de l'homme qui n'est pas toujours d'accord mais qui s'efforce de comprendre le point de vue de l'autre.

C'est probablement la principale qualité du P. Blanchet: cet esprit de pénétration qui va au cœur du problème, le tourne, le retourne devant nous, nous apprend à lire, à critiquer, à juger. Assez de sympathie pour comprendre, assez d'intelligence pour ne pas s'accommoder de solutions équivoques. C'est de cette méthode que nous avons besoin pour entreprendre la lecture des auteurs modernes sans nous laisser démolir, sans sombrer dans l'anarchie spirituelle. Nous attendrons les prochains volumes de la série avec une grande impatience.

Paul-Emile ROY

## Biographie

SIH (Paul)

*DE CONFUCIUS AU CHRIST.* Paris, Casterman, 1959. 179p. 21cm. (Coll. *Eglise vivante*). \$2.65 (frais de port en plus)

*Pour tous*

Il est des conversions qui s'opèrent brutalement, comme un déchirement. D'autres se produisent lentement, imperceptiblement. Celle de M. Paul Sih est de cette nature.

Il est passé de Confucius au Christ par le chemin d'une évolution à peine soulignée par quelques attentions providentielles évidentes. Ce qui le guidait et l'ouvrait continuellement à la grâce, c'était un désir profond d'honnêteté, de vérité. Et un jour, il sera prêt. Il suffira d'un petit accident pour le faire réfléchir davantage, briser ses dernières hésitations et le jeter dans les bras de l'Eglise.

M. Sih est un digne représentant de la grande tradition chinoise. Nourri aux sources les plus nobles de la civilisation de son pays, il est venu au catholicisme non par mépris de Confucius ou de Boudha ou de Lao-Tsé, mais parce que tout cela ne lui suffisait pas. Le protestantisme qui le tentera un moment ne le satisfera pas davantage et il finira par pencher du côté de la Révolution. Mais un homme de qualité comme M. Sih ne pouvait pas ne pas être rebuté par le déferlement de haine et de brutalité qui portait le mouvement révolutionnaire. Aussi s'en éloigna-t-il rapidement.

La mort de sa mère et de sa grand-mère engendra peu après en lui un vide spirituel profond. La fréquentation de quelques catholiques convaincus, des voyages dans des pays de chrétienté pendant lesquels il prendra contact avec la communauté chrétienne finiront par le gagner au catholicisme.

M. Sih est une grande intelligence. Un homme très cultivé, un grand diplomate. Ce qui nous frappe surtout chez lui, c'est sa simplicité, sa foi profonde et presque naïve en la Providence. Il a fait l'expérience concrète de l'efficacité de la prière. Il est resté Chinois accompli. Confucius est pour lui beaucoup plus près du christianisme que du paganisme. Mais le christianisme l'assume, le dépasse, l'éclaire.

Ce récit de conversion illustre un cas de rencontre de l'Orient et de l'Occident. Il nous montre aussi la « catholicité » de l'Eglise qui assume les caractères propres de chaque civilisation en les épanouissant sur un plan supérieur.

Paul-Emile ROY

# Littérature de jeunesse

BUSSON (Anne-Marie) et  
MAIZIERES (Martine)

MARIE-SYLVIE. Préface de  
Marianne Monestier. [Paris]  
Plon [1958]. 271p. ill. 19cm.  
\$2.65 (frais de port en plus)

Pour tous

« J'ai quinze ans. Suis-je trop  
jeune pour porter des talons  
hauts ? » — « J'aime les enfants,  
est-ce suffisant pour devenir insti-  
tutrice ? » — « J'ai treize ans...  
J'aime un garçon, etc. »

Que de questions posent les jeu-  
nes filles à une courriériste, dite  
*du cœur* !

Tout l'univers de Mademoiselle  
est remis en question. Et les lettres  
posant des problèmes d'élégance,  
d'étiquette, d'organisation des lo-  
sirs ou de l'avenir sont aussi nom-  
breuses que celles à problèmes sen-  
timentaux.

Marie-Sylvie répond à bien des  
points d'interrogation spécifique-  
ment féminins. Et pour cette  
raison, ce véritable code de savoir-  
mieux-vivre féminin se doit d'être  
mis entre les mains de toutes les  
adolescentes et... de leurs éduca-  
trices.

D. HOULE

## Rappel

Jean-Paul Pinsonneault

## Le mauvais pain

Pour sauver l'univers qu'elle  
s'est créé et satisfaire son am-  
bition, une mère n'hésite pas  
à mettre en jeu l'avenir de son  
fils et de sa fille.

113p. 21cm.

Coll. *La Gerbe d'or*

**\$2.00** (par la poste **\$2.10**)

Chez FIDES

CLEMENCE (Paul)

LES PETITS NAINS DE LA  
MONTAGNE. St-Maurice, Edi-  
tions St-Augustin, 1959. 95p. ill.  
20cm. (Coll. *Yves et Colette*, no  
11)

Pour jeunes

Qu'ils étaient gentils les petits  
nains de la montagne ! Figurez-  
vous qu'ils se glissaient la nuit dans  
les maisons et — sans bruit — ran-  
geaient, frottaient, lavaient; enfin  
allégeaient la tâche des ménagères.  
Oh ! les petits nains jouaient bien  
quelques vilains tours parfois mais  
on leur pardonnait volontiers leur  
malice à cause de leurs nombreux  
bienfaits.

Un jour cependant, devant l'in-  
gratitude des hommes, les petits  
nains disparurent à jamais !

Les jeunes lecteurs se verront  
transportés pour quelques heures  
dans un univers enchanté. Ils ap-  
prendront, comme par hasard, que  
la richesse n'est pas le bonheur et  
que la richesse rend parfois les  
hommes méchants. Ils voudront  
imiter la gentille Coraline et se  
fâcheront un moment dans leur  
cœur contre l'ingrat Berthold. Mais  
le repentir de celui-ci les réconci-  
liera avec le jeune héros, de sorte  
qu'ils se souviendront toujours avec  
plaisir du conte merveilleux des  
petits nains de la montagne.

D. HOULE

GERVY

PAT' APOUF ET LE VIRUS  
DE LA MORT. [Paris, B.P.  
1958]. 36p. ill. 29.5cm (Coll.  
*Cine-Color*) \$1.75 (frais de port  
en plus)

Pour jeunes

Sur le paquebot qui le ramène  
en Europe, Pat'Apouf — l'éminent  
détective — se constitue le protec-  
teur d'un jeune passager clandesti-  
n. Comme ce dernier (nommé  
Jacky) est orphelin, Pat'Apouf dé-  
cide de l'adopter. Tous deux passe-

ront quelque temps sur la Côte  
d'Azur et feront la connaissance du  
professeur Lapoulopos, célèbre en-  
tomologiste. Ce savant personnage  
qui avait été jusqu'alors bien inof-  
fensif — ceci sans tenir compte du  
point de vue de ses victimes —  
venait de découvrir le « virus de  
la mort » « mille fois plus redou-  
table que les effets de la plus  
puissante bombe atomique ! »

Les aventures de Pat'Apouf ne  
manqueront pas de capter l'intérêt  
du jeune lecteur canadien d'une  
couverture à l'autre car on a évité  
dans bien des cas l'argot français,  
qui correspond si souvent à du  
chinois pour l'étranger. Tous les  
aventures de Pat'Apouf n'ont pas  
toujours su éviter cet écueil. Les  
dessins de Gervy n'ont pas le pi-  
quant de ceux d'Hergé mais ils ne  
manquent pas de vérité, de mouve-  
ment. L'histoire est originale et ha-  
bilement construite et le « suspen-  
se » bien dosé.

D. HOULE

## Rappel

M.-A. Grégoire-Coupal

## Le Carillon d'espérance

« En écrivant *Le Carillon  
d'espérance*, Madame Grégoire-  
Coupal a non seulement fait  
oeuvre de piété; elle a apporté  
à l'histoire des apparitions ma-  
riales, de 1830 à nos jours,  
une contribution intelligente et  
personnelle dont tous ses lec-  
teurs seront les reconnaissants  
bénéficiaires. » (*Séraphin Ma-  
rion*)

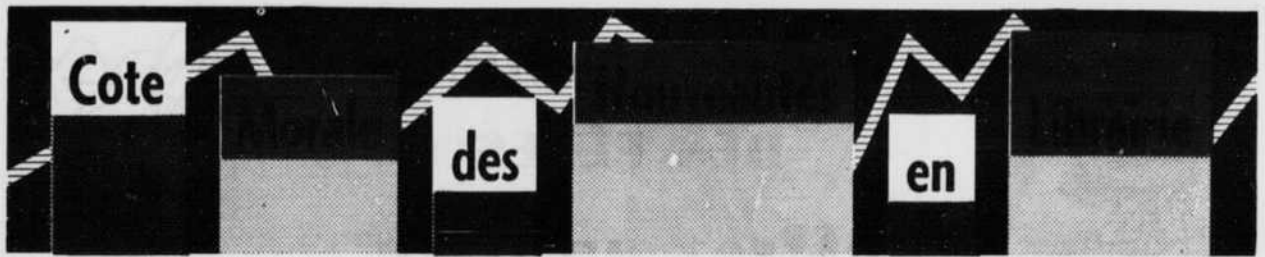
Préf. du  
R.P. P.-H. Barabé, o.m.i.

216p. 22cm.

29 photos hors texte

**\$2.50** (par la poste **\$2.60**)

Chez FIDES



Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

AVERLANT (M.), <i>Revanche à Rome</i> .....	B?	HUXLEY (Aldous), <i>Retour au meilleur des mondes</i> .....	B?
BALDWIN (M.), <i>Les appelés et les élus</i> .....	B?	MORTON (A.), <i>Le Baron est prévenu</i> .....	TB
BAX (B.), <i>H et le dossier rouge</i> .....	B?	NOETINGER (J.), <i>Un pilote quelconque</i> .....	TB
BELLOTTI (F.), <i>Formose, l'île aux deux visages</i> .....	B?	QUERLIN (M.), <i>Condamné à vivre</i> .....	D
BENOIT (Réal), <i>La Bolduc</i> .....	B	RAT (M.), <i>Christine de Suède</i> .....	B?
BERNAGE (B.), <i>Brigitte et les tournants difficiles</i> .....	B	ROSTAND (J.), <i>Carnet d'un biologiste</i> .....	B
BLAIS (M.-C.), <i>La belle bête</i> .....	D	ROY (Jules), <i>Les belles croisades</i> .....	D
BRONTE (E.), <i>Le domaine des tempêtes</i> .....	B?	SAINT-PAULIEN, <i>Le courrier de Lutèce</i> ....	B?
BRUGE (R.), <i>Un sergent para</i> .....	M	SAVARD (F.-A.), <i>Le Barachois</i> .....	TB
CASTELOT (A.), <i>L'Aiglon. Napoléon II</i> .....	TB	SCHWARZ-BART (A.), <i>Le dernier des Justes</i> .....	B?
DERMOUT (M.), <i>Les dix mille choses</i> .....	B?	STAGGE (J.), <i>Chansonnette funèbre</i> .....	B
DESTOUCHES (C.), <i>La passion de Marie d'Agoult</i> .....	B?	SULIVAN (J.), <i>Provocation ou la faiblesse de Dieu</i> .....	B?
FITZGERALD (J.), <i>Les 4 femmes de papa</i> ....	D	TOWNSEND (P.), <i>Terre, mon amie</i> .....	TB
GOVY (G.), <i>Sang d'Espagne</i> .....	D	VAILLAND (R.), <i>Les mauvais coups</i> .....	M
HARPOLE (J.), <i>La légion blanche</i> .....	B?	VEXIN (N.), <i>Clandestin</i> .....	B?
HELENA (A.), <i>En Cavale</i> .....	B	VIDOCQ, <i>Les chauffeurs du Nord</i> .....	B
		WALDER (F.), <i>Cendre et or</i> .....	B
		ZELLER (R.), <i>L'Evangile du pêcheur. Saint Pierre</i> .....	TB

N.B. — Dans le dernier numéro de *LECTURES*, une erreur de typographie a fait attribuer la cote B à l'ouvrage de Françoise Sagan: *Aimez-vous Brahms...* C'est la cote M qui convient à cet ouvrage.

## Signification des cotes

M — mauvais

D — dangereux

B? — appelle des réserves

B — pour adultes

TB — pour tous

TB-S — pour tous mais spécialisé



# A L'OCCASION DES FÊTES offrez un livre



UN CADEAU QUI CLASSE  
UN CADEAU QUI DURE  
UN CADEAU APPRÉCIÉ  
UN CADEAU À LA PORTÉE DE TOUS

*Quelques suggestions pour faire des heureux*

Collection	
Le Nénuphar	
CHOQUETTE (Robert)	
Oeuvres poétiques. Tome I	\$3.50
Tome II — Suite Marine	\$3.00
DESROSIERS (Léo-Paul)	
Les engagés du Grand Portage	\$2.00
GARNEAU (Saint-Denys)	
Poésies complètes	\$2.50
GROULX (Chanoine Lionel)	
L'appel de la race	\$2.50
GUEVREMONT (Germaine)	
Marie-Didace	\$2.50
Le Survenant	\$2.50
HEMON (Louis)	
Maria Chapdelaine	\$1.50
LE FRANC (Marie)	
La Rivière Solitaire	\$2.00
NELLIGAN (Emile)	
Poésies complètes	\$3.00
RINGUET (Philippe Paneton)	
Trente arpents	\$3.00
ROQUEBRUNE (Robert de)	
Testament de mon enfance	\$2.50
SAVARD (Mgr Félix-Antoine)	
L'abbatis	\$1.50
Menaud, maître-draveur	\$1.50
La minuit	\$1.50

Collection	
La Gerbe d'or	
CHOQUETTE (Robert)	
Elise Velder	\$3.00
DESROSIERS (Léo-Paul)	
Vous qui passez	\$2.50
Les angoisses et les tourments	\$2.50
LE FRANC (Marie)	
Enfance marine	\$2.00
PINSONNEAULT (Jean-Paul)	
Le mauvais pain	\$2.00

Collection	
Rêve et Vie	
BER (André)	
Le mystère des Trois Roches	\$1.25
COUPAL (M. Antoinette Grégoire-)	
Le beau rameau de Jessé	\$1.50
DABLON (Claude)	
Le verger	\$1.50
FLAMME (Hélène)	
Claude et Claudine	\$1.25
FRANCHEVILLE (Geneviève de)	
Le calvaire de Monique	\$1.50
GUELIN (Germaine)	
Le sourire de Madeleine	\$1.00
GUEVREMONT (Germaine)	
En pleine terre	\$1.25
HERTEL (François)	
Le beau risque	\$1.00

HOULE (Denise)	
Les confidences de Lucie	\$1.25
LECLERC (Félix)	
Adagio	\$1.75
Allegro	\$1.75
Andante	\$1.75
Le hamac dans les voiles	\$1.50
Pieds nus dans l'aube	\$2.00
LENORMAND (Michelle)	
Autour de la maison	\$1.50
Dans la toile d'araignée	\$1.50
Enthousiasme!	\$1.50
La maison aux phlox	\$1.50
Le nom dans le bronze	\$1.25
La plus belle chose du monde	\$1.50
MAILLET (Antonine)	
Pointe-aux-Coques	\$1.50
MARIE-FRANCE	
Claire Fontaine	\$1.25
THERIO (Adrien)	
Les brèves années	\$1.25
VINCENTE	
Les mains vides	\$1.50

## Nouveautés

Mgr F.-A. Savard  
**Le Barchois**  
\$2.00  
**Martin  
et le Pauvre**  
\$1.00

*(Ajouter \$0.10 par volume pour frais d'expédition)*

Ces ouvrages sont en vente dans toutes les librairies et à

MONTREAL — 25 est, rue Saint-Jacques  
AMQUI, P.Q. — Boul. Saint-Benoît  
RIMOUSKI, P.Q. — 62c, rue de l'Évêché  
RIVIERE-DU-LOUP, P.Q. — 456, rue Lafontaine  
SAINT-BONIFACE, Man. — 135, ave Provencher  
THETFORD, P.Q. — 21 est, rue Saint-Joseph

UN. 1-9621  
Tél.: 285  
RA. 3-8521  
UN. 2-3561  
CH. 7-1735  
FE. 5-2084



Un film généreux

## "Celui qui doit mourir"

(Jules Dassin)

Gille BLAIN, c.s.c.

Le dernier film de Jules Dassin, *Celui qui doit mourir* (1957), qui passait sur l'écran du studio Elyssée il y a quelques semaines, ne réunit pas toutes les conditions indispensables à l'existence d'un chef-d'œuvre, mais révèle une œuvre bouleversante, grandiose par le sujet, complexe dans ses thèmes, émouvante dans sa réalisation: c'est un film généreux.

De quoi s'agit-il? D'un épisode de l'histoire grecque, qui se situe vers 1921, en Asie Mineure, dans une zone hypersensible aux petits mouvements de va-et-vient turco-grecs. Un village grec vient d'être dévasté par la « répression » turque. Ses habitants, réduits à la mendicité, quittent leurs pauvres ruines et prennent la route pour s'établir ailleurs. Ils arrivent aux portes d'un village, paisible et épargné. Mais la paix de ce village repose sur un dangereux compromis entre la force occupante (le gouverneur turc) qui ne veut pas se créer de problèmes et les notables, prompts à la flatterie, en « sympathie » constante avec l'ennemi. C'est avec la permission de l'agha turc que les villageois heureux s'affairent aux préparatifs de la représentation du « Mystère de la Passion » à l'occasion de la semaine pascale. Le pope Grégoris, chef spirituel de cette communauté, distribue les rôles sacrés à celles de ses ouailles qui lui semblent les plus naturellement aptes à les incarner. A Michelis, fils du seigneur Patriarcheas, le rôle de saint Jean; à Yannakis, le colporteur, le rôle de saint Pierre; à Kostandis, le bistrot, le rôle de saint Jacques; à Panayotaros, le sellier, celui de Judas; à Katherina, la veuve de mœurs faciles, le rôle de Marie-Madeleine; enfin, au berger simple et pur, Manolios, le rôle du Christ ..

La tragédie qui va se dérouler est celle de la bonne et de la mauvaise conscience, de la responsabilité individuelle et collective. Elle commence au



moment où le pope Photis, chef spirituel du village sinistré, au nom de ses propres ouailles à bout de forces et affamées, demande hospitalité pour tous les siens au village fortuné. Sur le refus systématique que lui oppose le pope Grégoris, il doit rebrousser chemin avec ses protégés et s'établir sur la montagne désolée de la Sarakina. Mais le problème est brutalement posé à la conscience des habitants du village riche. Aucun compromis n'est possible cette fois: ils doivent choisir entre l'obéissance passive à un pope fourbe et cruel et les impératifs pressants de la charité. Un à un, les « acteurs » qui devaient jouer tout simplement le Mystère de la Passion s'éveillent au sens tragique de leur action dans cette Passion actuelle où le Christ est « recrucifié » dans la personne de leurs frères par la mesquinerie et l'égoïsme des responsables de l'« ordre » établi. Ils aident secrètement le village éprouvé jusqu'au moment où Manolios, le pâtre blond et bègue, passe à l'action ouverte, trouve la parole qui stigmatise l'attitude pharisaique des notables, devient le chef du nouveau mouvement de « sympathie » qui envahit le peuple, et est finalement « excommunié » par le pope Grégoris. La tête de l'héroïque berger tombera sur les ordres de l'ignoble Grégoris, mais son courage persévérant continuera d'animer secrètement les habitants du village éprouvé, qui ont pris maintenant les armes et décidé de forcer la main aux autorités du village fortuné.

Le scénario du film est beaucoup plus complexe que le résumé qui vient d'en être donné. A vrai dire, il est touffu et ne se déroule pas toujours sans obscurité. Mais il est possible d'en dégager quelques séries de thèmes, plus ou moins développés, allusifs souvent, plus aptes à ébranler la réflexion inquiète de l'intelligence qu'à résoudre systématiquement les problèmes. Thèmes touchant à l'histoire même de



la Grèce: c'est l'évocation précise et juste d'un épisode douloureux des relations turco-grecques. Thèmes politiques: les divisions intestines du peuple grec, la résistance et la collaboration, le nationalisme et la révolte. Thèmes sociaux: la grande misère du peuple et le scandaleux égoïsme des « installés ». Thèmes religieux: l'esprit évangélique et ses interprétations ambiguës, les problèmes de conscience posés par l'obéissance à l'autorité et les exigences de la charité, le symbolisme élémentaire de la Passion modernisée, mais plus encore le symbolisme discret (combien plus profond cependant !) qui nous permet de voir dans cette horde de grecs conspués et repoussés le peuple juif lui-même, perpétuellement éconduit, prenant enfin racine dans un territoire qu'il décide de garantir par la force.

Le contenu du film est grandiose: l'inspiration qui le traverse l'est aussi. Nous sommes au niveau de l'épopée: les événements sont magnifiés, la description des paysages est large, les personnages sont simplifiés, définis une fois pour toutes, porteurs de valeurs franches ou de tares visibles. Il ne faut pas s'étonner que l'analyse psychologique soit négligée au profit d'une description tout entière fondée sur les masques et les attitudes. Le pope Grégoris représente la fourberie; Patriarcheas, la puissance seigneuriale, jalouse de ses privilèges; Ladas, la mesquinerie égoïste; l'Agha, l'indifférence pâteuse; Panayotaros, la vengeance méchante. Le pope Photis, représente, lui, la foi et la bonté. Entre ces deux pôles, quelques personnages ont à choisir mais ils choisissent vite. Ce sont Manolios et ses disciples, partagés entre les influences des notables et celle des pauvres. Mais Manolios ne tarde pas à comprendre les raisons du cœur; il devient le héros de la pu-

reté et du sacrifice, entraînant ses trois disciples dans son sillage. Quant à Katherina, la prostituée, elle n'hésite pas longtemps à rejoindre les « bons ». Reste un personnage mitoyen, l'instituteur. Cet intellectuel, hésitant, conciliant, pathétique et timoré, qui sera victime de son immobilisme moral, représente, lui aussi, une mentalité et symbolise une attitude: la circonspection. L'interprétation de tous ces personnages allégoriques est assez juste, mais convaincant surtout par le physique des acteurs, ce qui est encore une caractéristique des fresques épiques.

Sur le plan de la réalisation, le film a des lacunes incontestables. La clarté des séquences n'est certainement pas améliorée du découpage artificiel que l'auteur a fait sur la première version. Comment expliquer les apparitions furtives de Mariori, la fiancée de Michelis ? Comment expliquer la présence des balafres sur le visage de Patriarcheas ? Comment Manolios a-t-il été tué exactement ? Le montage de la version actuelle désorganise l'équilibre de certaines séquences. On sent un malaise devant la séquence de la mort de Patriarcheas, qui traîne en longueur et ne se raccorde logiquement à rien. Mais si le rythme général du film n'est pas au point, il y a des images d'une beauté inoubliable, comme l'image de la procession qui défile dans le paysage désertique; il y a des mouvements de caméra descriptifs qui répondent bien à l'inspiration épique du film. Au total, en dépit de plusieurs défauts techniques, *Celui qui doit mourir* renouvelle un genre qui semblait destiné à disparaître et remue des thèmes grandioses capables de nous toucher.

Gilles BLAIN, c.s.c.



## LA VOIX DES MAÎTRES

Deux disques ALOUETTE:

- « I. Le beau voyage: De Ronsard à Prévost »
- « II. Le beau voyage: De Villon à Cocteau »

Ces deux disques présentent des poèmes empruntés à la production littéraire française du moyen âge jusqu'à nos jours. Les éditeurs ont bien spécifié qu'en publiant ces albums sonores, ils n'avaient aucune prétention à l'anthologie. En fait, les poèmes réunis ici sont de valeur très inégale. Un bon nombre de textes sont de ceux qu'exploitent toutes les anthologies du monde: *Sonnet pour Hélène* de Ronsard, *Le Lac* de Lamartine, *Recueillement* de Baudelaire (*Sois sage ô ma douleur, et tiens-toi bien tranquille...*), *Prière* de Francis Jammes, *Océano Nox* de Hugo, *Le vase brisé* de Sully Prudhomme, *Le ciel est par dessus le toit* de Verlaine, *Il est d'étranges soirs* d'Albert Samain (*Il est de clairs matins où l'âme a des gâités d'eau vive dans les roches...*). D'autres poèmes ne sont là que pour la pirouette qui déride: *La Corde* de Paul Fort, *La Lune* de Victor Hugo, *La fourmi*, *Le lézard* et *Le zèbre* de Robert Desnos, etc. Il faut admettre que cette alternance de textes de tonalité diverse est de nature à soutenir l'attention de l'auditeur.

Il faut signaler l'interprétation exceptionnelle de Jean Chevrier: intelligente et souple, elle s'adapte aux genres les plus divers; cet artiste a d'ailleurs une voix qu'on ne se lasse pas d'entendre, et c'est là un grand atout pour l'interprétation enregistrée sur disque.

(Ces disques sont en vente chez tous les disquaires et distribués au Canada par Ed. Archambault, Inc., 500 est, Sainte-Catherine, Mtl.)

L'arrangement musical, de J. Simonot pour le premier disque, et de Maurice Thiriet pour le second, est fait avec talent, art et... humour. Cet arrangement ajoute à l'attrait de ces « albums sonores ». (Microsillon longue durée, 12 pouces — ALOUETTE — ALD 17 et ALD 18)

Un disque RADIO-MARIE:

« Les Scouts chantent Noël »

Nous entendons ici la scoutmaîtrise des Petits Chanteurs Trifluviens dans l'exécution de Noëls. A côté d'airs aussi connus que *Adeste fideles*, *Il est né le divin enfant*, etc., nous en trouvons d'autres moins familiers mais pleins de charme tels que: *Pastoureaux*, *éveillez-vous*, *Berger*, *bergère*, *Gentils compères*. L'originalité de ce disque tient aux harmonisations qui sont neuves et bien agréables à entendre. L'interprétation des chœurs est aussi très bonne. L'ombre au tableau: la voix des solistes n'est pas à la hauteur du reste, mais elle tient heureusement assez peu de place dans ce beau disque de Noël.

(Microsillon longue durée, 10 pouces — RADIO-MARIE — NDC 105901)

Un disque ALOUETTE

« Jean XXIII: premières heures du Pontificat »

Avec les années, ce disque de documents sonores deviendra très précieux dans une discothèque: il contient le texte de la proclamation de Jean XXIII comme Pape, la bénédiction *Urbi et Orbi* du nouveau Souverain Pontife, les premiers messages qu'il a fait entendre au monde, le couronnement dans la basilique St-Pierre. Les commentaires de Roland Dhordain sont faits avec intelligence et sobriété.

(Microsillon longue durée, 7 pouces — ALOUETTE — ALD 21)

Un disque FESTIVAL

« Sainte Jeanne d'Arc »

Dans la série des *Saints Patrons*, vient de prendre place un disque sur Jeanne d'Arc. C'est l'histoire de la Pucelle qui est ici dramatisée pour l'édification des enfants. Il s'agit d'un résumé, évidemment, puisque l'histoire de Jeanne tient tout entière dans un 45 tours, mais ce résumé rend fidèlement compte de l'histoire.

La collection des *Saints Patrons* devrait être connue et exploitée de tous les parents et éducateurs chrétiens.

(Microsillon, 45 tours, 7 pouces — FESTIVAL — FSP 3015)

R. L.

# Le Courrier des Lecteurs

« Auriez-vous l'obligeance de me donner quelques renseignements sur le livre de Jules Romains intitulé *Une femme singulière* ? Puis-je le laisser lire à mes élèves âgées de 15 à 18 ans, et qui étudient dans un institut familial ? » R. M.

Cet ouvrage de Jules Romains s'apparente au roman policier. C'est le récit d'une enquête que mène Henri Chauverel dans le passé de sa mère. De fil en aiguille, il finit par découvrir d'abord que celle-ci n'est pas sa mère, puis qu'elle est une aventurière dont le passé est plus que louche. Ces découvertes successives tiennent le lecteur en haleine jusqu'à la fin mais le laissent sur son appétit, car, en tout dernier lieu, le mystère de Mme Chauverel n'est pas complètement éclairci. Dans la dernière partie, celle-ci, pour dissimuler son jeu, entre en religion et en sort de la façon la plus inattendue et la plus invraisemblable. Ce roman d'un suspense adroit mais qui tourne court peut être lu par des adultes formés mais à cause du milieu pervers où l'intrigue se déroule, il n'est certes pas à conseiller à des adolescentes.

\* \* \*

« Le Prix Nobel de littérature vient d'être décerné à Salvatore Quasimodo. Or, je ne connais pas du tout cet écrivain. Auriez-vous l'obligeance de me dire ce qu'est

son œuvre et ce qu'elle vaut ? » A. B.

— Il est assez difficile de vous donner, en quelques lignes, une réponse qui soit complète. Quoiqu'il en soit, peut-être serez-vous satisfait des quelques renseignements qui suivent... Salvatore Quasimodo est un poète italien, né en 1901. Il appartient à la génération d'écrivains de gauche qui se sont affirmés après la chute du régime fasciste. Il débuta dans la vie comme ingénieur, puis se fixa à Milan où il devint professeur de littérature italienne au Conservatoire de cette ville. Ses principales œuvres sont: *Terres et Eaux* (1930), *Le Hautbois submergé* (1932), *Odeur d'eucalyptus et autres vers* (1933), *Et c'est aussitôt le soir* (1942), *Jour après jour* (1946), *La vie n'est pas un songe* (1949). Les convictions marxistes de Salvatore Quasimodo font que son œuvre n'est certes pas de celles qu'on doit répandre inconsidérément. En outre, les commentateurs sont très divisés sur la valeur proprement littéraire de cette œuvre. On peut se demander si l'Académie suédoise, en accordant son prix Nobel à Salvatore Quasimodo, n'a pas obéi à des motifs diplomatiques plutôt que littéraires, et si après la tempête soulevée par *Le Docteur Jivago*, elle n'a pas voulu couronner l'un des leurs ?...

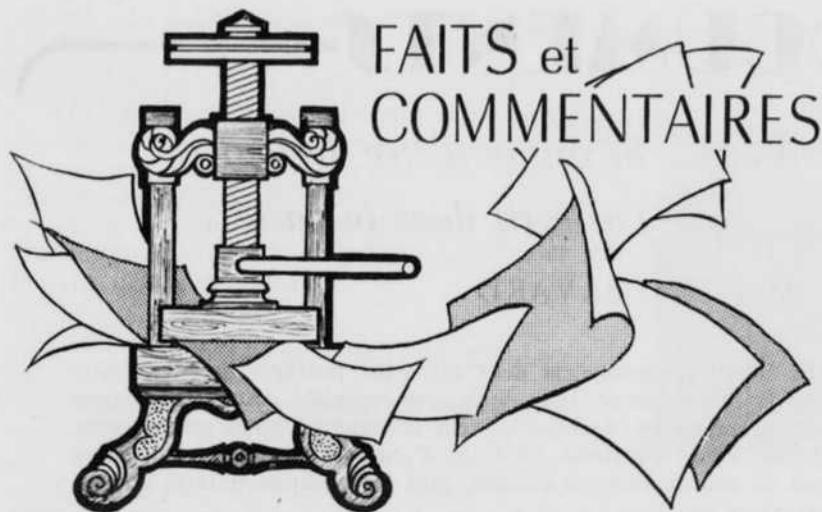
\* \* \*

« Je suis en quête de renseignements sur *Les raisins de la colère*

de John Steinbeck. Pourriez-vous m'en donner ? » S. H.

Cette œuvre de John Steinbeck a causé une certaine commotion lors de sa parution en 1939. C'est un roman social d'une singulière puissance d'évocation. On y raconte l'histoire d'une famille de l'Oklahoma qui se rend en Californie où l'attire la publicité des trusts cotonniers. Odyssée pitoyable et pathétique de ces pauvres cultivateurs à travers les Montagnes Rocheuses et les déserts de l'Ouest, alors que mobilier, bêtes et gens s'entassent sur un vieux camion et que se multiplient les incidents tragiques: pannes d'essence, de mécanique et de vivres, tracasseries douanières à la frontière de chaque état, mort des grands-parents qu'on enfouit dans le fossé, naissance et mort d'un bébé, etc. Quand la minable caravane atteint enfin la terre promise, c'est pour se rendre compte que l'offre de la main-d'œuvre dépasse tellement la demande que les exploiters n'embauchent plus que pour un salaire de famine.

On a dit que ce roman social était un « document grandiose et profondément humain ». On a dit aussi que les outrances qu'il renfermait pouvait magnifiquement servir la propagande communiste. Cela est si vrai que, lors de la première représentation du film tiré du roman, à Paris, l'ambassadeur d'U.R.S.S. se réjouissait de voir si féroce ment dénoncés les vices du capitalisme américain. On voit par conséquent que ce livre, d'une incontestable valeur, ne convient qu'à des gens avertis et formés.



## L'affaire Simone de Beauvoir

L'affaire « Simone de Beauvoir » a suscité, il y a quelque temps, des remous dans l'opinion canadienne. Des remous de toutes sortes. Les uns ont loué Radio-Canada d'avoir eu la sagesse d'exercer une censure intelligente et sage à propos d'une émission qui aurait pu heurter les convictions de la majorité des téléspectateurs. D'autres ont jeté les hauts cris au nom d'une sacro-sainte liberté qui se croyait lésée dans son droit de tout voir et de tout entendre. D'autres enfin, soucieux de ne ménager ni la chèvre ni le chou, ont blâmé Radio-Canada d'avoir eu l'idée de cet interview et d'avoir payé les frais d'un tel reportage outre-Atlantique.

Il est certain que Radio-Canada a fait une erreur en projetant de donner la vedette de l'émission Premier Plan à Simone de Beauvoir. On sait que celle-ci est, avec Sartre, la propagandiste en France d'un existentialisme résolument athée et militant. On sait aussi que deux de ses œuvres: *Les Mandarins* et *Le deuxième sexe* (1) ont été mis nommément à l'Index par un décret en date du 12 juillet 1956. On pouvait s'attendre d'ailleurs à ce qu'une personne comme Madame de Beauvoir qui fait flèche de

tout bois — ses antécédents l'ont prouvé! — n'allait pas manquer cette occasion d'exposer ses théories dont un bon nombre vont à l'encontre de la loi naturelle elle-même.

L'interview préparée pour Premier Plan devait confirmer ces appréhensions. Mme de Beauvoir y faisait profession de son athéisme. Pour elle, il n'y a pas de métaphysique ni d'ontologie qui tiennent. L'homme est à soi-même sa raison d'être et sa fin; ce qui sert à l'homme est immoral et ce qui le dessert est immoral. Pour elle enfin, le mariage est aussi « obscène » que la prostitution et il faudrait reviser toutes nos notions qui font du foyer le cadre idéal pour l'éducation des enfants (« les enfants vivent trop dans les jupes de leur mère, c'est entre eux qu'ils sont heureux »!).

On ne voit guère ce qu'une telle émission pouvait avoir de culturel et d'éducatif pour la masse des téléspectateurs qui, le dimanche soir, aiment regarder l'émission Premier Plan! Que l'on étudie l'œuvre de Simone de Beauvoir dans les cadres de l'Université, passe: là on est en mesure d'évaluer la part de vérité contenue dans un fatras d'erreurs. Mais

Mme de Beauvoir n'est pas un maître à proposer à la télévision canadienne. L'interview projetée eût sans doute incité quantité de téléspectateurs à se procurer les œuvres de cet auteur, sans savoir ou sans se préoccuper de ce que deux de ces œuvres aient été mises à l'Index. Et c'eût été un grand mal. Qu'on se rappelle les observations de l'Osservatore Romano en marge de la condamnation de ces ouvrages:

« Contre de telles lectures (qu'il s'agisse de romans ou d'essais philosophiques), il est nécessaire de mettre en garde non seulement la jeunesse, qui en subit plus facilement les influences, mais aussi les personnes mûres elles-mêmes, à cause du poison subtil qu'elles cachent. Dans la mesure où une société se nourrit d'une littérature d'un tel genre, elle se démontre vraiment corrompue et sujette à toutes les décadences, comme à tous les esclavages. »

Et le journal romain ajoutait:

« En réalité, les autres livres de cette femme écrivain tombent également sous les sanctions du canon 1399 du Code de Droit canonique. » (*Osservatore Romano*, 20 juillet 1956, p. 2)

On voit quelle erreur dangereuse c'eût été de faire passer Mme de Beauvoir à Premier Plan. Aussi convient-il de féliciter Radio-Canada de ce que, se rendant compte de cette erreur, elle ait eu le courage de la réparer à temps et de canceler l'émission en dépit des complications que cela devait entraîner et des reproches qu'elle pouvait s'attirer de la part des tenants d'un libéralisme sans frein et sans mesure.

R. LECLERC

(1) Qu'on prenne note de ce titre que tant de journalistes soi-disant bien renseignés ont écorché: on a parlé des *Deux sexes* et même — oui! — du *Troisième sexe*!!!

# DOCUMENTS

## ENGAGEMENT: "... la raison d'être de tout ce que j'ai écrit dans le passé..."

Mgr F.-A. SAVARD

Le 27 novembre dernier, les Editions Fides publiaient deux nouveaux ouvrages de Mgr Félix-Antoine Savard: *Le Barachois, Martin et le pauvre*. Lors de la fête organisée pour le lancement de ces ouvrages, l'auteur de *Menaud* prononça un discours qui eut un retentissement considérable. Il y exposait les grandes lignes de son credo d'écrivain. Ce texte, d'une rare valeur, méritait d'être reproduit dans *LECTURES*. Nous le reproduisons in extenso, sauf les quelques phrases d'introduction où Mgr remercie ses éditeurs et ses amis.

[...] Il en est d'autres que j'aimerais voir aujourd'hui près de moi. Ce sont, vous le devinez bien, les pêcheurs, les tourbeux, les conteurs, les chanteurs de l'aimable Acadie. C'est à ces braves gens, en effet, que je me sens redevable de la plupart des matériaux qui font la substance du Barachois.

Les enquêtes de folklore que, depuis un bon nombre d'années, nous avons faites dans leur pays nous ont permis d'enrichir nos collections d'archives;

Mais, en marge de ces enquêtes déjà si profitables et grâce à l'accueil de ce peuple acadien si riche de traditions et de bonté [...] que de notes et observations de toute espèce j'ai eu l'inestimable avantage de consigner, que d'inspirations me sont venues, sans quoi je me demande si j'aurais pu écrire autre chose que des souvenirs livresques et que de me rabattre sur des thèmes usagés.

La fréquentation quotidienne de ces humbles travailleurs restés près de la nature et de la poésie m'a donc été extrêmement enrichissante.

Mais, je dois le dire aussi, le contact avec beaucoup d'êtres humains, avec leur vie et leurs problèmes parfois tragiques, s'il me fut profitable à l'esprit, m'a mis le plus souvent comme un poids lourd sur le cœur.

### « J'ai conscience des limites de mon œuvre »

J'aurais tellement aimé partager davantage le fardeau de tant de pauvres gens qui me faisaient confiance et, semblait-il, me pressaient de les aider. C'est avouer que je me sens aujourd'hui un peu à la gêne. J'ai le sentiment d'apporter bien peu en regard de ce que j'ai reçu et de ce qu'on attendait de moi. J'ai clairement conscience des limites de mon œuvre devant la grandeur et la beauté de tant de choses que j'ai vues ou entrevues et de nobles âmes que j'ai rencontrées; oui, conscience d'avoir été très inégal au service que j'aurais voulu rendre.

Que ce mot de service ne vous surprenne pas, chers amis. Comme prêtre et comme canadien-fran-

çais, toujours, je me suis senti étroitement lié à tous mes frères même les plus humbles jusqu'aux dernières limites de mon pays, oui, lié et obligé à tous les miens; et sans penser un instant que l'exercice de l'art pouvait m'affranchir de ce devoir, je me suis senti, tout autant que vous tous et selon mes moyens, engagé dans le service du bien commun, résumant dans ce noble mot d'engagement la raison d'être de tout ce que j'ai écrit dans le passé et de tout ce que je me propose encore d'écrire si Dieu me le permet.

Ce n'est pas ici une thèse que je soutiens, ce n'est le procès de personne que je fais; c'est un besoin sacré, fondamental que j'exprime.

### « Point de mystères dans mes livres... »

Il n'y a point de mystères dans mes livres.

Cette conviction de mon engagement, elle est la grande raison pour laquelle si, parfois, des tentations et des doutes me sont venus à l'esprit, j'ai opiniâtement voulu m'appliquer à défendre certains biens que j'estimais être parmi les plus précieux de ma patrie, et les plus indispensables, par exemple: les bois, les montagnes, la liberté dans *Menaud*, la terre et les faiseurs de terre dans *L'Abatis*, les pauvres et leur sainte conformité à la volonté de Dieu dans *La Minuit*.

Et maintenant, procédant du même besoin de servir, voici la charité dans le geste de ce jeune Martin que je propose en modèle à la jeunesse de mon pays; et voici, dans *Le Barachois*, la mer, un petit peu de la mer et voici les pêcheurs et beaucoup d'êtres chers et méconnus qu'il m'est extraordinairement doux d'amener comme par la main à l'Université; voici l'immense Faculté de ceux qui peinent et travaillent pour nous, et que moi, leur frère, qui les aime et qui ai cherché à les comprendre, j'ai voulu placer là où ils méritaient d'être parmi tous ceux-là des livres qui ont accompli des gestes que l'humanité devra refaire sans cesse sous peine de mourir.

## La pseudo-libération de certains écrivains

*Oh ! je le vois. Bien des écrivains de mon pays ont des ailes que je n'ai pas. Certains de nos poètes se sont même donné assez d'élan pour franchir la barrière du... j'allais dire du sens.*

*Ils se sont libérés comme ils disent, d'idées, de sentiments et de traditions que j'ai défendus et que je veux défendre toujours.*

### Atteindre l'universel dans les données les plus simples du quotidien

*Libre à eux. Et malgré les distances, je leur tends fraternellement la main. Mais tel je fus, dans le passé et sans aucun repentir: et je vous prie de croire que ces mots ne sont pas pour moi de simples étiquettes, oui, tel je fus dans le passé, traditionaliste par héritage, régionaliste par habitat, enraciné par besoin de l'esprit et du cœur, coureur de bois et colon par moments, paysan toujours, convaincu que ce qu'on nomme l'universel, je pouvais l'atteindre... peut-être, non en reniant, non en m'exilant loin du sol natal, mais en approfondissant avec amour les données les plus simples de l'im-médiat et du quotidien; le sentant palpiter, cet universel, dans une substance profonde, secrète, mais accessible, là, sous mes pieds, sous mes mains et dans les êtres les plus humbles, les plus concrets, les plus particularisés, et parfois même dans mon potager des Eboulements où je m'émerveille de la montée de mes gourganés, oui, tel je fus hier, tel je veux continuer d'être, encore et toujours, quelles qu'en soient les conséquences dans l'opinion ou la critique de ceux ou de celles qui marquent par le nombre des reniements et des abandons les progrès littéraires de mon pays.*

*Cette défense et illustration de nos biens et de notre peuple traditionnels devaient cependant m'attirer bien d'autres choses que des sympathies. C'est ainsi, par exemple, qu'on a écrit, il n'y a pas si longtemps, que j'étais: « psychologiquement dépassé ».*

*J'aurais mauvaise grâce de contredire. La grande migration planétaire étant sur le point de commencer bientôt, peut-être, dans quelque nébuleuse, connaissons-nous une civilisation dont on ne sait si elle aura besoin, comme la nôtre d'aujourd'hui, de ces choses impures que sont l'oxygène, l'azote, les fruits et les légumes de notre humble terre, la vieille planète natale elle aussi, et plus que moi encore, psychologiquement et matériellement dépassée !*

*Mais parfois la critique devenue moins sérieuse ou plus étroitement subjective se fait plus amusante ou plus drôle. Et c'est ainsi que dans ce Menaud qui enjambe monts et vallées pour défendre la liberté du patrimoine on m'a reproché de pratiquer l'immobilisme !*



Photo prise lors du lancement des derniers ouvrages de Mgr Savard. De gauche à droite: Mgr A.-M. Parent, le R. P. P.-A. Martin, c.s.c. et Mgr F.-A. Savard.

*Mais pourquoi redire ces choses ? qui, si elles blessent les petites vanités d'un auteur, font, en cela, du bien.*

*Et d'ailleurs quelle critique égalera jamais en sévérité celle qu'on se fait de soi-même lorsque, la fièvre tombée, a lieu, dans le secret, la redoutable confrontation de son œuvre avec l'idéal qu'on en avait conçu ?*

### L'écrivain a partie liée avec les humbles et les souffrants auxquels il s'est attaché

*Mais surtout, pourquoi l'écrivain voudrait-il orgueilleusement séparer son sort de celui des humbles et des souffrants auxquels il s'est volontairement attaché ?*

*Si le métier qu'il exerce est pénible par moments et ingrat, s'il est douloureusement en proie au doute, aux inquiétudes, aux déceptions, sa plus profonde souffrance est de ne pouvoir pas soulager autrement qu'en paroles les misères qu'il a rencontrées.*

*Il ne peut pas ne pas revoir à travers ses textes des visages angoissés et des mains tendues; ou encore, derrière les vivants, c'est la foule des grandes morts qui ont fait sa patrie et qui lui parlent, semble-t-il, et le pressent et lui font reproche; ou c'est l'avenir qu'il entrevoit au loin, chargé de menaces, de mystères et d'incertitudes; ou, le plus souvent, c'est Dieu lui-même qui se penche sur son épaule et lui murmure l'avertissement combien redoutable du Quid prodest homini... Là ! que d'angoisses.*

*Le pauvre homme, à la vérité, que le poète inégal, infirme, et parfois tellement vide et vain !*

*Le pauvre homme de la solitude avec ses songes, de l'impuissance au milieu de ses frères !*

*Le pauvre homme éphémère et qui s'obstine à combattre contre le temps !*

Le pauvre homme qui s'entête à lutter contre toutes sortes de forces obscures!

Le pauvre homme qui se sent petit en regard des grandes images qui passent parfois sous son front.

Encore une fois, le pauvre homme qui, après avoir cherché le beau et le bon pour les partager avec ceux qu'il aime, se désespère dans la boutique intérieure où il travaille, oui se désespère de ne plus retrouver qu'une sorte de résidu informe de son idéal et de ses désirs.

Il abandonnerait tout, s'il ne lui restait une chose qui le reconforte puissamment et le soutient, la grande chose qui m'a reconforté et soutenu, m'a donné et me donne encore courage et volonté d'écrire: cette vision d'une tête, quelque part, je ne sais où, dans mon pays, d'une tête penchée sur un livre.

C'est un tout jeune homme (ou une toute jeune fille). Il lit. Il tient le texte là, près de son cœur.

Dehors, peut-être, il fait sombre, il fait nuit; ou c'est la tourmente des idéologies et des passions qui passe; et elle charrie les vieilles erreurs qui se sont refait un nouveau visage, et elle ramène tout le cortège des vieilles séductions qui se sont composés des musiques nouvelles.

Mais le jeune homme lit.

Et voilà que sous les lettres noires et comme à travers une sorte de broussaille verbale et comme miraculeusement sortis d'entre les mots, apparaissent les bois, la mer, les champs, les hommes, le passé et l'avenir de son pays. Et c'est peut-être, à ce moment-là, qu'un jeune lecteur que je ne connaîtrai jamais se jure à lui-même de rester invinciblement fidèle à Dieu et aux siens.

Et cette vision, croyez-moi, elle compense toutes les peines, et même elle vaut beaucoup plus que toutes les critiques élogieuses et que toutes les récompenses académiques.

Félix-Antoine SAVARD, ptre

## Mauriac médite...

(Suite de la page 128)

Blessure envenimée sans cesse et irritée par cet ange sombre, maître d'un monde qui ne croit pas qu'il existe. L'Histoire est encore plus déterminée que les hommes d'aujourd'hui ne l'imaginent, toute pénétrée qu'elle est d'une malignité essentielle. Et personne d'autre pour déranger cet ordre maléfique, personne que mon Dieu enfant. Quelquefois, j'ai eu la hantise de m'éloigner de Toi. Je n'en pouvais plus de ton silence, de ton absence. Car qu'y a-t-il de plus absent qu'un nouveau-né? Avec qui est-on plus seul qu'avec un petit enfant dans ses bras? Accepter le risque de ta colère inimaginable, me mêler à la foule de ceux qui ne croient qu'à l'homme sur la terre, qu'à sa force, qu'à son corps à corps avec la matière gorgée de richesses, pleine de forces enchaînées, qui ne cherchent pas à être bons ni à être purs, oui, à certaines heures j'ai pu désirer cela qui n'était pas selon ma loi, mais j'ai une marque rouge sur ma laine de vieille brebis. «Tu es une brebis de la crèche de ton enfance», me souffle mon démon. Il me dit en ricanant: «Jusqu'à ton dernier souffle, tu brouteras cette fausse mousse de peluche.» Ce démon qu'aux heures de Grâce je crois que j'ai perdu dans la foule derrière moi. Je ne sens plus son haleine sur mon cou. Alors, je sais ce que les saints ressentent, j'entrevois leur destin; déjà je me dépouille au bord d'un océan d'amour. Votre paix m'enivre. Comment ai-je consenti à vivre sans cette joie? Que la mort sera simple qui sera le passage de l'extase à la contemplation, du désir de Dieu à la possession de Dieu! Et puis, tout à coup, cette tristesse vague, ce désir d'être dans la rue, ce regard entrevu où je ne verrai pas monter les larmes, ce mépris de ma vie, de ce que j'ai été, de ce que je suis, cette dérision de mon destin... Ah! brouiller ces traces, disparaître, ne laisser de soi qu'une défroque brodée, oublier son nom, son âge dans une maison sans miroirs, sans le miroir des êtres qui vous connaissent... O mon Dieu enfant, Tu

le sais, nous n'aimons pas la paix, nous n'aimons pas le bonheur. Cette vacance du cœur, cette vacance éternelle de la vieillesse commençante, cette fadeur des jours de surcroît que Tu nous laisses, ce résidu de vie qui croupit dans les Académies et dans les lieux officiels, que tout cela donne de saveur à l'amertume des passions mortes! Non que nous nous soyons éloignés beaucoup de ta crèche... Mais il n'est pas nécessaire de bouger, il n'est même pas besoin d'un corps entre nous deux, l'ombre d'un corps suffit, et je ne Te vois plus, ô enfant d'au-delà les êtres! Seuls les saints ont dépassé, ont surmonté ces obstacles de chair et de sang... Mais combien sont restés en route? Qui le saura jamais? Ils ont franchi le barrage des corps et Tu devais être là, derrière, à les attendre... Et puis Tu manquais au rendez-vous, ou bien Tu feignais d'y manquer, ô Toi qui, parfois, caché, assistes à la déconvenue de ceux qui au prix de leur pauvre bonheur humain ont couru au rendez-vous que Tu leur avais assigné, et ils Te cherchent, mais ils ne Te voient pas et pourtant ils croient, ils savent que Tu es là. Comment reviendraient-ils sur leurs pas? Ils ne peuvent qu'avancer dans le désert de ta divinité. Le tout est de n'y pas perdre le souffle, de posséder un cœur qui n'y étouffe pas. Tendresse, océan refoulé! La dureté d'un vieil homme, son insensibilité, c'est ce qui reste de lui après le reflux de cette tendresse qui n'a pas trouvé son objet, mais cet objet, cet être, cet amour, il le découvre, en cette Sainte Nuit de Noël, il le reconnaît, il le presse contre sa poitrine comme un petit enfant endormi.

Hostie: enfance de Dieu. Hostie en moi: petit enfant qui se laisse aller au sommeil et dont la tête ne pèse pas lourd sur mon épaule. Mais c'est un sommeil ardent, une présence qui brûle à la fois et qui pacifie. Je l'emporte avec moi, comme caché sous mon manteau. Dieu ne donne pas de réponse à notre interrogation désespérée: Il se donne lui-même.

## Mgr Émile CHARTIER

On vient de fêter, à Sherbrooke, les soixante ans de sacerdoce de Mgr Émile Chartier. A cette occasion, on s'est plu à rappeler la carrière vraiment exceptionnelle de l'illustre prélat au service de l'Église, tout spécialement dans le domaine de l'enseignement. Mgr Chartier passa en effet dans l'enseignement quelque soixante-cinq années de sa vie, dont trente à l'Université de Montréal où il fut, pendant plus de vingt ans, vice-recteur et doyen de la Faculté des Lettres.

Chargé d'ans, de mérites et d'honneurs, Mgr Chartier ne se repose pas pour autant sur des lauriers bien gagnés, et notre revue s'honore de bénéficier des fruits de son âge avancé. Mgr Chartier apporte en effet, à **LECTURES**, une collaboration éclairée et fidèle, collaboration qui s'avère extrêmement précieuse pour nos abonnés. Aussi sommes-nous heureux de lui offrir nos remerciements et nos bons vœux.

Dans son numéro du 15 mars 1958, notre revue publiait, sous la plume de Séraphin Marion, une étude bio-bibliographique sur Mgr Chartier. Nos lecteurs pourront se référer à cette étude pour mieux connaître cet éducateur de grande classe et cet écrivain lettré dont s'honore notre pays.

LA REDACTION

## INDEX DES AUTEURS

- |                            |                           |
|----------------------------|---------------------------|
| AVERLANT (M.), p. 117      | LAMONTAGNE (L.), p. 107   |
| AVILA (Thérèse d'), p. 105 | LEGARE (R.), p. 111       |
| BALDWIN (M.), p. 117       | MAIZIERE (M.), p. 116     |
| BAX (B.), p. 117           | MONT (E. du), p. 113      |
| BELLOTTI (F.), p. 117      | MONTESSORI (M.), p. 114   |
| BENOIT (R.), p. 117        | MORTON (A.), p. 117       |
| BERNAGE (B.), p. 117       | NOETINGER (J.), p. 117    |
| BLAIS (M.-C.), p. 117      | NORMAN (Dr), p. 113       |
| BLANCHET (A.), p. 115      | PIERRE (Abbé), p. 109     |
| BOUYER (L.), p. 112        | QUASIMODO (S.), p. 122    |
| BRONTE (E.), p. 117        | QUERLIN (M.), p. 117      |
| BRUCE (R.), p. 117         | RAT (M.), p. 117          |
| BUIES (A.), p. 107         | ROMAINS (J.), p. 122      |
| BUSSON (A.-M.), p. 116     | ROSTAND (J.), p. 117      |
| CASTELOT (A.), p. 117      | ROY (J.), p. 117          |
| CHARLAND (T.-M.), p. 110   | SAINT-PAULIN, p. 117      |
| CLEMENCE (P.), p. 116      | SAVARD (F.-X.), p. 117    |
| DASSONVILLE (M.), p. 109   | SCHWARZ-BART (A.), p. 117 |
| DERMOUT (M.), p. 117       | SIH (P.), p. 115          |
| DESTOUCHES (C.), p. 117    | STAGGE (J.), p. 117       |
| FITZGERALD (P.), p. 117    | STEINBECK (J.), p. 122    |
| GALOT (J.), p. 112         | SULIVAN (J.), p. 117      |
| GERVY, p. 116              | TOWNSEND (P.), p. 117     |
| GOVY (G.), p. 117          | VAILLAND (R.), p. 117     |
| GRIGNON (C.-H.), p. 100    | VEXIN (N.), p. 117        |
| HARPOLE (J.), p. 117       | VIDOCQ, p. 117            |
| HELENA (A.), p. 117        | WALDER (F.), p. 117       |
| HUXLEY (A.), p. 103 et 117 | ZELLER (R.), p. 117       |

## LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE  
BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE  
ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

*Direction:* R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

*Rédaction:* Rita LECLERC

*Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe. Ministère des Postes, Ottawa.*

Abonnement annuel: \$2.00

Le numéro: \$0.20

Publication approuvée par l'Ordinaire



## Mauriac médite devant la crèche

Même à l'âge du déclin, nous nous reconnaissons dans l'enfant de la crèche, nous sommes ce petit enfant. Une part de notre être, la plus enfouie, c'est cet enfant qui ignorait le mal et qui par là était semblable à Dieu; car Dieu n'est pas seulement le Père, il est aussi l'enfant éternel. Non que nous adorions la faiblesse, c'est au contraire la force de l'enfant qui nous ravit, sa toute-puissance: sur les cadavres des héros nietzschéens et sur les charniers qu'ils ont comblés de martyrs avant d'y ajouter leur propre pourriture, la pureté de l'enfant demeure et triomphe, — et même en nous, quelle qu'ait été notre vie, il est possible de la rejoindre. Après la communion, le chrétien descend en lui-même, traverse la couche épaisse des actes irréparables, le lourd amas des crimes pardonnés et découvre l'enfant qui revient à sa place sur le banc à gauche, le 12 mai 1896, dans cette chapelle du collège qui n'existe plus. Il est cet enfant; rien de changé que ce corps à demi détruit déjà. Mais Tu es là toujours, tendresse, Tu es là, amour dont j'ai su discerner le reflet sur les visages des saints qui ont traversé ma vie, amour à qui si souvent j'ai crié: «Eloigne-toi!»

Aujourd'hui, nous savons ce que l'Écriture entena par «homme de sang». Nous connaissons les hommes de sang. Nous ne feindrons pas d'avoir honte devant eux de notre enfance. Nous sommes du côté de l'enfant Abel assassiné, mais aussi du côté de l'enfant David victorieux et de l'enfant Joseph qui règne sur l'Égypte et des enfants hébreux qui chantaient de joie dans la fournaise et à qui étaient soumis les lions et les flammes. Nous sommes du côté de notre Dieu enfant qui a promis aux doux la béatitude. L'homme fort selon le monde, c'est la brute traînée par la meute de ses instincts jusqu'à ces extrémités que notre génération a vues en Espagne, en Allemagne, en Russie, chez nous aussi hélas! et dont la vision est à elle seule une souillure. L'humanité, après qu'elle eut par la bouche de Nietzsche proclamé la mort de Dieu, s'enfonça dans une infamie, dans une lâcheté immonde, elle aboutit à cet acharnement des bourreaux, des polices, contre des créatures désarmées et livrées.

Toute-puissance du Dieu enfant nu sur la paille, qui assume, qui concentre en son être fragile le double torrent des deux natures: «Le Verbe s'est fait chair...» Par analogie, et à une distance infinie de ce mystère des mystères, l'homme charnel et souillé demeure uni selon la Grâce qu'il a reçue dès sa venue au monde, à l'Amour incarné dans ce petit enfant. Mon enfance éternelle et ma chair souillée, je les assume aussi mais sans les accorder: l'une surgit sur le cadavre de l'autre et chacune à son tour fait la morte. Cette marée de la chair et du sang, ô Dieu, ce flux et ce reflux qui recouvre et découvre mon enfance, cette écume qui l'ensevelit à jamais semble-t-il (et tout à coup la voici de nouveau intacte et je suis pareil au petit garçon qui pleurait à son banc, le 12 mai 1896) ces flots sont donc les seuls qui ne Vous obéissent pas?

Le texte que nous publions ci-dessous est extrait de l'ouvrage intitulé: *Le Fils de l'homme* que Mauriac a fait paraître, en 1958, aux Editions Bernard Grasset. Nous avons choisi les passages les plus significatifs du premier chapitre de ce livre: *Le Mystère du Dieu-Enfant* (p. 7-41).

Enfant, je deviendrai enfant pour m'approcher de Toi. Pas plus qu'il n'est de mort, il n'est de vieillesse pour ceux qui T'aiment: sinon comment seraient-ils sauvés? Car s'il est vrai que le Seigneur exige de ceux qui Le suivent qu'ils portent leur croix, Il ne leur enjoint pas d'être comme Lui crucifiés (sinon au petit nombre de ses saints...); en revanche, Il nous déclare à tous tant que nous sommes qu'il faut être semblable à un petit enfant pour entrer dans le Royaume et que nous devons accueillir le Royaume de Dieu avec un cœur d'enfant. «Si vous n'êtes semblables à l'un de ces petits...» Donc aucune autre chance de salut que de redevenir enfant. Le vieil auteur amer et moqueur, comme il a peu de peine à accueillir cette condition qui lui est imposée! Personne que Vous, mon Dieu, ne pourrait le croire. Mais Vous, Vous le savez. O genoux maternels que notre front ravagé cherche encore! Refuge, blottissement loin de la vie atroce! Tu y as joué des coudes tout comme un autre, et ceux qui me paraissent féroces, dissimulent sans doute en eux ce même enfant. La férocité humaine est une écorce formée par les alluvions de la vie; mais le mystère de l'enfance demeure au centre de l'être, enfance blessée par le péché originel, il est vrai (ce qui donne en partie raison à Freud)... Mais je crois tout de même à cette sainteté de l'enfance, à cette bonne foi, à cette confiance, à cette faiblesse sacrée que nous dissimulerons jusqu'à notre dernier jour et qui est la part angélique de nous-mêmes, appelée à la résurrection, à la contemplation éternelle de votre Face. O Vous que le monde accuse de calomnier la vie et de créer une race d'inadaptés, d'infirmités, Vous appelez en nous, Vous suscitez hors de notre médiocre infamie quotidienne, un Lazare enfant, un enfant éternel.

[...] Ce doux être frémissant de froid au bord d'un monde criminel, tandis que des anges promettent aux hommes de bonne volonté, une paix qui ne se découvre qu'au-delà d'un comble d'angoisse (et les soldats d'Hérode aiguisent dans les ténèbres leurs couteaux pour un massacre d'innocents qui ne finira jamais) c'est l'énigme chrétienne, ce sont les chiffres du rébus indéchiffrable dont le petit enfant a le mot mais qu'il ne nous a pas livré lorsqu'il fut devenu homme. Et pourtant, nous savons qu'il existe, ce mot, et lui-même nous l'a laissé entendre lorsqu'aux disciples murmurant: «Personne donc ne sera sauvé?» il répondit: «Rien n'est possible à l'homme, tout est possible à Dieu.» Ce dernier mot inconnu, il ne nous sera livré que quand notre malice ne pourra plus s'en armer pour servir d'excuse à notre assouvissement. Le petit enfant garde jusqu'à la consommation des siècles ce secret dont l'homme abuserait pour s'en donner à cœur joie. Il n'existe pas de nature de Dieu ni de définition de Dieu, mais un amour qui se connaît lui-même et qui se reflète dans des créatures mystérieusement blessées dès leur naissance.